



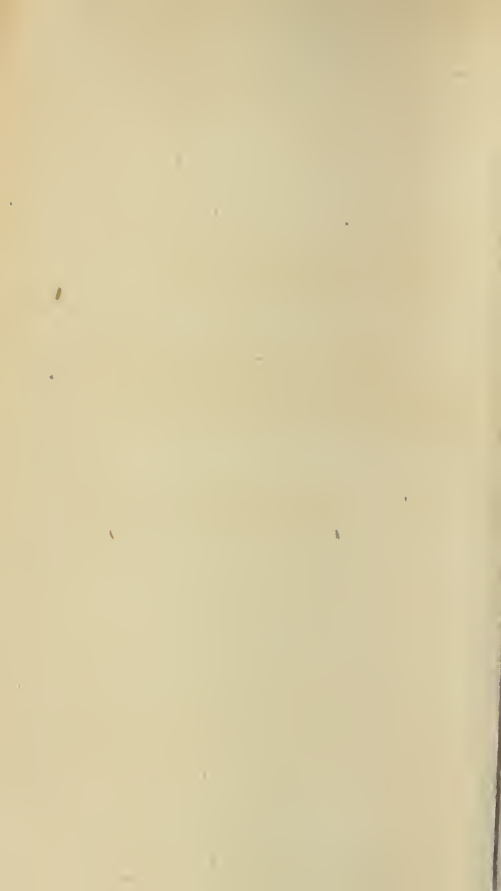






P5

1



RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XXXIV.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

BARTHE, GOLDONI,

ET

DORAT.



A PARIS,

144 5-33.
27 1117.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DE ROI.

1825.

PA

1955

B66 H19

1825

LES
FAUSSES INFIDÉLITÉS,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier
1768.

NOTICE

SUR

BARTHE.

NICOLAS-THOMAS BARTHE, fils d'un riche négociant de Marseille, y naquit en 1733. Il fit ses études avec beaucoup de succès chez les pères de l'Oratoire. Son père le destinoit au barreau; mais il préféra la poésie, et composa plusieurs ouvrages estimés. Il a donné quatre pièces au théâtre Français.

L'Amateur, comédie en un acte, en vers, fut jouée le 5 mars 1764. Quoiqu'elle eût été fort bien accueillie, l'auteur la retira pour y faire des corrections.

Les Fausses Infidélités, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 25 janvier 1768, et eut dix-huit représentations très suivies.

La Mère Jalouse, comédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois le 23 décembre 1771, ne fut alors donnée que cinq fois, l'auteur l'ayant retirée pour y faire des changements. Elle a été reprise depuis, et est maintenant au courant du répertoire.

L'Homme Personnel, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 21 février 1778, n'obtint que huit représentations.

Barthe mourut à Paris le 17 juin 1785, dans sa cinquante-troisième année.

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.

ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.

LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimène.

LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.

MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

LES
FAUSSES INFIDÉLITÉS,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.

Votre scène d'hier fut bien extravagante !

Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah ! que dites-vous là ?

Il lui sied de boudier ! Les femmes, les voilà.

Ont-elles quelques torts ; si nous osons nous plaindre,

Elles sont d'une adresse ! Elles savent contraindre

A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu ?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi !

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui ? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisants
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire : un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh ! vous, vous aimez bien ;
C'est le plus beau sang-froid !...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer ;
Et d'ailleurs l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles. .

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.

Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs :
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord ; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine ,
Qu'immobile témoin et rival complaisant ,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant*.

Pour vous prouver que j'aime ,
Je veux être jaloux , jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non ? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.

Il est si dangereux !

DORMILLI.

Vous riez ; mais je vois ,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux :
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimène et même sa cousine

(bas et d'un air effrayé.)

Rire avec lui d'un air, la...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.

De tels originaux sont si divertissants!

Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est parfois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés;
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achétant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait, à plaisir, un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu

De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin, jeune et fidèle encore,
Mais qui, peut-être, hélas, dans peu me trahira...

Vous ne connoissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie :
Vous le concevez, vous ?

VALSAIN.

Très bien. Mais, je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous :
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, *l'interrompant.*

Comment ! lorsque Angélique...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite ; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité :
Mais sur-tout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.
(*Dormilli, apercevant Mondor, s'en va, le regarde
d'un air ennemi, et le salue à peine. Mondor s'arrête
quelque temps, étonné de l'accueil.*)

SCÈNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc ? Il me fuit ; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami ?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,

Il est vrai : je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non. Mais je plains sa manie.

On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie ;

Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.

Dans Paris, à son âge ! où diable a-t-il vécu ?

Il est quitté, la chose est-elle si cruelle ?

Une belle bientôt nous venge d'une belle ;

C'est dans l'ordre : on se prend, on s'aime, on se trahit

Et les femmes toujours y trouvent leur profit.

Je perds une conquête ; eh bien, j'en fais dix autres.

VALSAIN.

*(à part.)**(haut.)*

Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres

Lui donnent de l'ombrage ; il vous craint.

MONDOR.

Qui ? moi ?

VALSAIN.

Vous

Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais il pourroit me craindre ?

Vous croyez ?

VALSAIN.

Pourquoi non ? Je ne sais pas me plaindre.
Si je voulois pourtant , à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah ! monsieur !

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimène.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi ?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine ?

Pour gagner tant de cœurs et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc ?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.

J'éveille l'amour-propre , et le pique et le flatte ;
En paroissant la fuir, je ramène une ingrate ;
On me voit triste , gai , timide , entreprenant :
Et puis , sans me piquer d'un esprit transcendant ,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agréments dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune , et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.

Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison ,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom ,
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite ,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite ;
Tout cela n'est pas moi, je le sais ; mais enfin
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie ?
Allier tant d'esprit à tant de modestie !
Vous devenez sublime , et c'est ce que je crains :
Adieu ; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III.

MONDOR.

Je le crois mon ami ; sa franchise intéresse :
Mais , amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse ! c'est peu ; deux cœurs me sont acquis :
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste ;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté ;
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse ;
Bien vu ! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer :
Elles m'aiment , l'amour rend les femmes discrètes.

Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à-la-fois !
Ou bien , au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici , sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t-il donc ? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchanté.

(*Angélique donne sa lettre.*)

La vôtre ? Peut-on voir ?... Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie , et moi l'original.
Nos billets sont pareils.

(*Elle donne sa lettre à Angélique.*)

ANGÉLIQUE *la lisant.*

Oh ! la plaisante chose !

C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose :

Un billet circulaire !... Il faut nous réunir.

(*montrant une table où l'on peut écrire.*)

Mettez-vous là.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÈNE.

Pourquoi? Pour le punir.

Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.

Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,

Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;

Votre amant aime trop, et le mien pas assez.

Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.

Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant*.

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÈNE.

Justement.

C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.

Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre

Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,

Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;

Et Valsain alarmé, malgré tout son mérite,

Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vite.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion*.

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMÈNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.

Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime.

On guérit un défaut par ce défaut-là même.

(Angélique s'assied.)

Ne perdons pas de temps. Je dicte. Écrivez... Bon !

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins ?

DORIMÈNE.

Eh non !

(dictant.)« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous ré-
« pondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, *dictant.*

« J'ai combattu long-temps.

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

« Long-temps.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli.

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre ;

Je l'ainrerois autant.

DORIMÈNE.

Eh bien !

« Je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.

Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais quand on écrit

DORIMÈNE.

Otez cruellement.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

J'y pensois.

DORIMÈNE, *dictant.*

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Je ne sais qui je ne lui préférerois pas. »

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance !

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,

Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le mot quand la chose n'est point ?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi j'ose prétendre

Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMÈNE.

Bon! il le croit déjà.

Et les hommes, d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre?
Ce sexe est vain, très vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

(*Angélique se lève pour lui céder la place.*)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.

(*en s'asseyant.*)

Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir... Silence :
Ils s'approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance.
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous moquez-vous de moi?

Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *bas, à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin : vous me fuyez, cruelle ?

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle ?

Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,

Je vous suivrai par-tout.

(*Angélique se réfugie auprès de Dorimène.*)

DORIMÈNE, *à part.*

C'est là bien un amant.

Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble ?

(*à Valsain.*)

Ah ! vous voilà, monsieur ?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,

Et je n'osois, madame, interrompre un billet.

DORIMÈNE, *sans le regarder, et continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien ; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret ! Vous écririez, madame, en sa présence ,

A cinq ou six rivaux ; toujours sans défiance ,

Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez, un Billet doux.

VALSAIN.

Peut-être

Daigue-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, *à part.*

Le traître!

Encore un mot.

(Elle écrit d'un air très animé.)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.

Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.

Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(Dorimène plie son billet.)

Mais c'est finir trop tôt : on ne peut trop écrire,

Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, *à part.*

Il raille, le cruel!

Il me feroit écrire un billet doux réel.

(à un laquais.)

Holà! quelqu'un? Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien! monsieur, allez la recevoir.

*(Elle sort.)*VALSAIN, *souriant.*

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;

J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique qui veut suivre*
Dorimène.

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.

Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire

Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh ! discours superflus,

Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur !

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.

J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer ; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Couvenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends ; vous arrivez. Vous étiez la plus belle :
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas ;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.

Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent :
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux ;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un wisk ; il fait votre partie :
J'en fais une autre, moi, loin de vous, et comment ?
Je suis distrait ; je perds ; je joue horriblement ;
On me gronde ; on se plaint : vous éclatez de rire ,
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri ; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh ! vraiment , je le croi.
C'est que personne n'aime , on n'aime comme moi ;
C'est qu'ils ne sentent point ; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet ; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah ! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible ,
Je dois pour vous , monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis, ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre ;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un , vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée , ah ! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses ,

On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerois ceut fois mieux un cœur indifférent :
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran ! Jamais. Quelle crainte cruelle !
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle ?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Eh ! sans mon fol amour, que je vous haïrois !
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie :
Elle m'aime ; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux :
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien ! monsieur, volez ; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... mademoiselle.
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi

Faut-il vous le nommer ?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel ! encor des fureurs ? Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom, et vos refus ?

SCÈNE VII.

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.

(*Mondor paroît.*)

Mais quel est ce rival? Je l'aperçois peut-être...

C'est lui : précisément je le trouve aujourd'hui

Deux fois plus fat encor et plus content de lui.

SCÈNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin et à part.*

(*haut et d'un air triomphant.*)

Bon ! Toujours de l'humeur ? Dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime ?

DORMILLI.

Oh ! je sais que vous êtes

Un excellent railleur ; mais moi qui raille peu ,
Je vais , monsieur Mondor , vous faire un libre aveu.
Votre présence ici... m'étoit fort agréable.
Cependant ..

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable ,
Et que sur Angélique on a quelque dessein ?

DORMILLI.

De grace , expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin

A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.

Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut.

(*En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la
fatuité de Mondor.*)

Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste.

Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez; je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...

(*Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.*)

Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, avec une impatience qu'il veut masquer
sous un ton badin.

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu ;

Trop de feu , chevalier : modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine ,
Ce n'est pas vous eucor.

DORMILLI.

Quoi, monsieur, Dorimène...

MONDOR, *négligemment*.

Mais oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là , monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh ! parbleu ! c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen , avec vous, de garder un secret?

(*Il tire un portefeuille de sa poche.*)

Parmi certains papiers , j'ai là... certain billet;
Faut-il , à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... Lisez.

(Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir et Mondor le retient. Dormilli lit avidement : Mondor continue.)

Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie ;
Puis le moment fatal, et puis la jalousie ;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir
Et le roman finit par un beau désespoir.

(Il éclate de rire.)

Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain ? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût ; lui qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité !

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse !
J'avois su le prévoir, je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru ?

DORMILLI.

Non, très long-temps avant.

Mais, Angélique?...

MONDOR.

Eh bien ?

DORMILLI, d'un ton brusque.

Eh bien ! je crois souvent

Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, *d'un air fin.*

Néanmoins je vous jure

Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,

Persoune en vérité ne prend autant de part.

Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

(*Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.*)

Les amants affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX.

DORMILLI.

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï,

On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi.

Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,

N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.

Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, *à part.*

Il me paroît bien triste.

VALSAIN, *à part.*

Il a l'air indigné.

(*Ils se regardent quelque temps en silence.*)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI, *à part, en s'éloignant de Valsain.*

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*

Je dois lui dire tout; mais de quelle façon?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre?

(*Ils se rapprochent l'un de l'autre.*)

(*haut.*)

Il faut qu'avec vous je m'explique.

Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique;

Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,

Que votre aimable veuve a su me la gâter.

C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!

Êtes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très sûr; j'aurois peine

A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?

Écoutez, cher ami; sur-tout, point de fureur.

Je commence à penser enfin comme vous-même;

Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien ! de mes amours vous êtes occupe :
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres ?

VALSAIN.

Quoi donc ?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un ; qu'elle ose
Écrire à ce quelqu'un ; que cet amant discret ,
Ce modeste rival , montre d'elle un billet ?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire ?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez : je n'osois vous le dire ;
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis ,
Et qui me met de plus au rang de ses amis ,
Vient de me confier ce billet d'Angélique ,
Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique ,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc ?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu ?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... Se peut-il?... Angélique perfide !
Je n'en doute donc plus !... Quel coup !... Il me décide.

Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable ;
La mienne m'est fidèle , et je serois coupable
Si...

DORMILLI, *très vivement.*

Fidèle? Oui, fidèle ! Adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité ! là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice.
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle n'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine ;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?

(*haut.*)

Deux billets à Mondor? Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, *avec impatience.*

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement*.

Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, monsieur.

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid*.

A Mondor,

Deux billets!... C'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant*.

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance:

Il ne trahit pas; non. « Ses vertus, disiez-vous,

« Ses vertus sont de lui; ses défauts sont de nous.

« Croyez à ses vertus. » Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! Et c'est Mondor qu'elle aime!

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(Il s'éloigne.)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie :

« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(Il veut sortir.)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colère.*

Du moins, concevez-vous, homme froid, cœur glacé,

Concevez-vous Mondor ? Le fat s'est empressé

A vous communiquer le billet d'Angélique ;

Celui de Dorimène, il me le communique.

Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir ?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant ; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(à Valsain.) (à lui-même.)

Ah ! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,

Avec cet air naïf, et le plus doux langage ?...

(à Valsain.)

Que n'ai-je aimé Julie ?... Enfin vous l'avez lu

Cet indigne billet ? L'auriez-vous retenu ?

Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère :

Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire

Quelque jour un recueil ; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami ! quel amant ! vous me désespérez ! ..
Voyons de près mon fat.

*(Il sort.)*VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit ! Arrêtez. Angélique est fidèle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment ? Que dites-vous ?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à-la-fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi ! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à-la-fois, et deux lettres badines !
A Mondor... qui les montre ! allons ; réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai ?... Comment !... de grace... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide ;
L'autre n'est que maligne , et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets ! je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait du succès , j'y consens , mais d'ailleurs.
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport.*

Vous me rendez la vie.

En effet , Angélique... Oh ! oui , je le parie ,

Je suis encore aimé. Vous avez bien raison.
 J'ai mille souvenirs. Elle, une trahison !
 J'ai cru... J'étois donc fou. La découverte est bonne.
 Angélique me trompe : eh bien ! je lui pardonne.
 Elles nous ont joués toutes deux ! mais enfin
 Pour nous en imposer il faut être plus fin.
 Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service ?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah ! je souscris d'avance à vos moindres desirs.

VALSAIN, *souriant, et d'un air tranquille.*

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, *avec une joie excessive.*

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,

De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

(*Il va pour sortir.*)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs?... Croyez-vous fermement
 C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah ! voilà mon jaloux !

DORMILLI

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien ! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
 Qui vous démontrera que leur crime est un jeu ,

Et qui pourra sur-tout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!

(à part.)

C'est pour vous détromper... et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.

(d'un ton badin.)

Je doute aussi, je doute, et je vais m'éclaircir.

Partez.

(Il veut le faire sortir.)

DORMILLI, revenant.

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, le poussant toujours.

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, résistant.

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous ? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.

Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.

(Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.)

SCÈNE XI.

VALSAIN.

Comment ! il a crié, fait un affreux vacarme ;
Moi-même, car ceci m'a causé quelque alarme,
J'aurai vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidents ;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames :
Non parbleu, c'en est trop ; ne gâtons pas les femmes.
Oh ! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous sommes !
(gaiement.)

Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, *bas, à Angélique dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur :

Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas à Dorimène.*

Voyons.

DORIMÈNE, *à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.*

Où va monsieur ?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMÈNE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre ?

Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,

Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir !

Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive !

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, *s'arrêtant.*

Votre inconstance aussi me touche infiniment :

Mais je n'en parlois pas, madame, en ce moment.

Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.

Trahi, comme Roland, par une autre Angélique,

Furieux comme lui, plus digne de pitié,

Il a maudit l'amour et même l'amitié.

Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête :

Il la perdoit sans moi.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien honnête.

La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,

Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, *alarmée.*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très simple, il s'offroit de lui-même.

Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime :

Brune, vive, piquante!.

DORIMÈNE, *feignant.*

Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMÈNE, *à part.*

Bon.

VALSAIN, *lentement.*

Mais, comme Julie est jeune, tendre, et belle...

DORIMÈNE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener.

Il résistoit d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, *à part.*

Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah dieux !

VALSAIN, *à Dorimène.*

Voyez cette scène touchante ,

Mon ami consolé , les transports d'une amante :

Ils vouloient tout se dire et ne se parloient pas ;

Mais quels regards ! J'aimois jusqu'à leur embarras.

(à Angélique.)

Vous auriez pris plaisir sur-tout à voir Julie.

Tous deux me ravissoient : j'en ai l'ame attendrie.

(à Dorimène.)

C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur,

Pour moi , du moins. Enfin j'ai décidé son cœur ;

*(à Angélique.)**(à Dorimène.)*

Ils seront l'un à l'autre... Et quant à moi , madame ,

J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme

Qui daignera m'aimer ; notre rival heureux ,

Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.

(Il salue respectueusement ; on ne lui rend point ses révérences ; il sort.)

SCÈNE XIII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.

Quel homme !... Et je l'aimois !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'avez perdue.

Mais quelle idée aussi ! C'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer !

(Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scène, il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.)

DORMILLI, *bas*.

Écoutons.

DORIMÈNE.

L'aventure est heureuse peut-être ;
Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimoient tous deux !
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, madame, à leur place
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons !
C'est pour un tel rival que nous les trahissons !
Pouvoient-ils ?...

DORIMÈNE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.
Eh bien ! qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô ciel !

DORIMÈNE.

Oui, c'étoit là son rôle,

Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :

Le nôtre est à présent celui de la fierté.

Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur ! L'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas, dans le fond du théâtre.*

Charmante !

(Il s'approche d'elle.)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant ! Vous vouliez aujourd'hui

Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.

Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;

Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.

Où retrouver jamais un cœur comme le sien ?

Si du moins il voyoit le désespoir du mien !...

Je veux le détromper.

SCÈNE XIV.

DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *avec transport.*

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel ! ah ! Dormilli !

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore ?

Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous régniez toujours ?

Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMÈNE, *avec un air de dépit et de joie.*
Ce traître de Valsain !

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice ?

DORMILLI.

Oh ! non pas tout-à-fait ; mais quelle heureuse erreur !
(à Dorimène.)

N'allez pas le grouder ; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre ;
(à Angélique.)

Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu ?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*
Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMÈNE, *qui voit venir Valsain.*
Paix.

SCÈNE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE,
ANGÉLIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche
quelqu'un.*

C'est lui que je vois. Aura-t-il pu se taire ?

(Il s'avance et regarde quelque temps.)

Ces dames savent tout.

DORIMÈNE.

Votre affreux caractère

M'est enfin dévoilé : vous êtes le mortel

Le plus faux...

VALSAIN.

J'en conviens ; mais lui, le plus cruel.

On ne peut avec lui se venger à son aise.

Mon pauvre chevalier, ah ! qu'un secret vous pèse !

Plus de société désormais entre nous :

(gaiement.)

Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie !

DORMILLI.

(à Angélique.)

(à Valsain.)

Le croirez-vous encor ? J'épouse donc Julie ?

(à Angélique.)

Quand je jure à vos pieds...

(Il tombe aux pieds d'Angélique.)

SCÈNE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI,
DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

Il est, ma foi, charmant !

Ce tendre chevalier aime excessivement.

Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle ?

(bas, à Valsain qui rit.)

Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle,
Méchant ! il aime encor l'objet que j'ai charmé.

(bas, à Dormilli qui rit aussi.)

Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.

(Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.)

(à part.)

Bon ! chacun rit de l'autre.

(Ils rient tous trois.)

VALSAIN, *à Mondor.*

On rit de vous.

(à Dorimène.)

Madame,

Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÈNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi...
Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.

Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.

Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour,
(*désignant Mondor.*)

Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.

(*Dorimène, Angélique, Valsain, et Dormilli, font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.*)

SCÈNE XVII.

MONDOR.

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra...
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

M

Rept

LA
MÈRE JALOUSE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 23 décembre
1771.

PERSONNAGES.

MADAME DE MELCOUR.

M. DE MELCOUR, ancien militaire.

JULIE, fille de madame de Melcour.

MADAME DE NOZAN, tante de Julie.

M. DE VILMON, ami de M. de Melcour.

M. DE TERVILLE, amant de Julie.

M. DE JERSAC.

Un PEINTRE.

Une FEMME DE CHAMBRE.

LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez monsieur et madame
de Melcour.

LA
MÈRE JALOUSE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle repose enfin dans le petit salon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, et d'une gaieté folle ;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts, sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.

Elle vouloit tout voir, et se montrer par-tout ;
Des fêtes, des plaisirs, elle a perdu le goût.

(en riant.)

Enfin, excepté nous, et Terville que j'aime,
Et ce monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne, et boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sais quel travers ;
Cet esprit enjoué, qui savoit tout séduire,
Tourne presque à l'aigreur, et vise à la satire.
De tous ces changements n'êtes-vous point frappé ?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé ;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-père si tendre !)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus cependant j'ai peine à m'expliquer :
Cela seroit fâcheux, cela ne peut pas être.

MELCOUR.

Vous m'alarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.

J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous ;
Et je ne puis enfin observer qu'entre nous
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur !

MELCOUR.

Eh mais ! oui ; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite ; à cet âge ! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée, on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée, on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle et la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, et défend qu'elle sorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc?

VILMON.

S'il ne faut point flatter,
Cette migraine-là nous viut, je sais dater,
Le jour où du couvent la petite est sortie;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'est me dire, et sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez madame de Melcour...

*(Il est interrompu, et, dans toute la scène suivante,
il a l'air triste et pensif.)*

SCÈNE II.

MADAME DE NOZAN, M. DE MELCOUR,
M. DE VILMON.

M^{me} DE NOZAN, *de loin.*

Je l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmène,
Qu'elle sorte avec moi ; sa mère a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, et la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici ;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

(Elle met des gants.)

Monsieur, à mon retour que votre femme gronde,
Cela m'est fort égal, je pars, et promptement.

(avec joie et d'un air de confidence.)

Je l'ai fait habiller très clandestinement,
Chez moi : vous m'entendez ? J'ai même aidé Lisette.

(Une femme de chambre lui porte un éventail.)

Bon ! j'avois oublié mon éventail. Rosette,
Est-elle descendue ?

ROSETTE, *à demi-voix.*

Elle descend.

(Rosette sort.)

M^{me} DE NOZAN.

Adieu.

Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu ?

M^{me} DE NOZAN.

Oh ! si vous la voyiez ! Elle est... dans sa parure,
Elle est d'une beauté ! Mais j'entends ma voiture.
Adieu ; je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a, ma foi, raison.

SCÈNE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR, *d'un air distrait et rêveur.*

Madame de Melcour... le pensez-vous, Vilmon ?
Jalouse... de sa fille !

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très sûr ; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur ?
Jalouse ! de sa fille !... Allons donc, quelle erreur !
Vous voilà bien, au reste, avec votre finesse,
Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

VILMON.

Je voudrais me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort ;
Une mère jamais eut-elle un pareil tort,
Un foible si honteux ? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit sa mère.

VILMON.

Cela doit être au moins ; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille ?
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mère, ivre de la beauté,
Punir dans une enfant la laideur comme un crime ;
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent
Dans le fond d'une terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mère ?

VILMON.

Non : au public pourtant on ne la montre guère.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits. .

VILMON.

Respectés, je le sais, du peuple, des bourgeois.
Mais dans un siècle vain, dans un monde frivole,
Où la beauté du sexe est sa première idole ;
Où les femmes de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,
Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défense ;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)

Dure deux ou trois fois autant que leurs appas;
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'est qu'on sait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un secret?

VILMON.

Eh oui! pour l'arracher,
Peut-être assiduellement faut-il voir une mère
Idolâtre du monde et coquette légère,
Que sa fille... importune, et déjà suit de près,
Et dont un gendre, hélas, va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, monsieur, n'aime donc point la sienne?

VILMON.

Elle l'aime beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire?

Une mère, en un mot, je souffre de le dire,
Oni, peut aimer sa fille, et peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallèle en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune et belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.

Ce sont là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme?

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez.

J'aime sa fille, moi qui ne suis qu'un beau-père;

Et vous craignez, monsieur, vous voulez qu'une mère...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir. Cependant

Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée

Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,

Un peu plus que pour moi.

MELCOUR, *vivement*.

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mère!

Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends là. Mais votre homme divin

Me fait aussi damner : la veille de la fête,

N'être pas prêt encor; c'est à perdre la tête.
 Amenez-nous ce peintre, obligez-moi, pardon,
 Le peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON, *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Mme DE MELCOUR.

Quoi! ma fille est sortie?

Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie

On sorte sans sa mère.

MELCOUR.

On sa tante.

Mme DE MELCOUR.

Fort bien!

Elle est avec sa tante.

MELCOUR, *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien;

Pour une demi-heure au plus je l'ai cédée.

Madame de Nozan, qui me l'a demandée,

A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Mme DE MELCOUR.

Pitié!

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.

Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,

C'est... changer de couvent.

M^{me} DE MELCOUR.

Quoi donc ! j'ai la migraine,

Je me sens un peu mieux, et je fais avertir

Mademoiselle : mais elle vient de sortir !

Où l'aura-t-on menée ? Ah ! quelle extravagance !

Une enfant... qui n'est rien, n'a point de contenance,

Vous le savez vous-même ; un air timide, neuf,

Un ton ! pour dire un mot elle en épelle neuf.

Et sa tante ! Julie est bien avec sa tante.

J'aime... ma belle-sœur, elle a l'âme excellente ;

Pour la tête ! pensant après avoir parlé,

Ne dissimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.

Je les vois toutes deux : l'une, aisée à confondre,

A trente questions ne saura que répondre ;

Et l'autre pour l'aider, haussant vite la voix,

Glapira brusquement vingt choses à-la-fois.

Félicitez-vous bien !

MELCOUR.

Soyez sûre...

M^{me} DE MELCOUR. .

Oui, très sûre

Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,

Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayer.

Votre fille est aimable, et votre belle-sœur...

M^{me} DE MELCOUR.

L'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne et gaie, et plait par-tout.

M^{me} DE MELCOUR.

Peut-être

Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante si bonne?

MELCOUR.

Où?

M^{me} DE MELCOUR.

Puis-je le savoir?

MELCOUR.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux: on pense à votre fête.

M^{me} DE MELCOUR.

Mon dieu, ma chère sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, et parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

M^{me} DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,

Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie?
Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR, *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point?
Mariez-la bien vite.

M^{me} DE MELCOUR.

Eh! d'accord sur ce point,

Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,
Un peu triste, « Aurois-tu quelque peine secrète,
« Quelque chagrin? Dis moi: peut-être souffres-tu? »
Le visage un peu pâle; ah dieux! tout est perdu.
A table, où poliment près de mademoiselle

Elle ne sert, ne voit, et ne regarde qu'elle :

« Mais tu ne manges point ! » Ailleurs : « Tu ne dis rien
Et la très chère sœur, qui parle bien, très bien,
Jour et nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se tait n'a rien de mieux à faire.
Quel engouement d'ailleurs ! quelle ivresse ! et pourquoi
Hier, je fais venir des étoffes pour moi ;

La voilà qui déroule et parcourt chaque pièce :

« Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce. »
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mène en silence et tout droit devant elle :
« Eh mais ! admirez donc, voyez comme elle est belle ! »
On regarde, on sourit : excellente leçon !

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
Votre fille est si bien !

Mme DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge ?

MELCOUR.

Quoi ! les plus jolis traits, le plus joli visage !
D'abord, vous m'avouerez qu'elle est d'une fraîcheur !

Mme DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur !

Mme DE MELCOUR.

Un peu fade ; son front...

MELCOUR.

Va bien à sa figure ;

Et quant aux yeux, ce sont les vôtres, je vous jure.
Où; tirez-vous de là.

MME DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux
(Je n'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, osez le dire,
Un son de voix charmant, et le plus fin sourire.

MME DE MELCOUR.

Mais, elle sourit donc? Je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Eh! c'est que devant vous elle a de l'embarras :
Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire ;
Pourquoi l'effaroucher?

MME DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mère?
Point du tout; cet air gauche est l'effet des couvents.

MELCOUR, *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans!

MME DE MELCOUR, *du même ton.*

Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.
Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout?
Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous poursuit et court après l'éloge.
Veut-on les établir, les regards sont usés,
Par des attrait plus neufs les leurs sont éclipsés;
Elles brillent encore, et n'ont plus rien qui tente,

Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, fluissons; je vois mieux tout ceci.
 Vous aimez cette enfant, sa tante l'aime aussi :
 Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
 L'une trop indulgente, et l'autre trop sévère ;
 Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
 Ça, reparlons du gendre, il en est temps.

M^{ME} DE MELCOUR.

Eh bien?

SCÈNE V.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR;
 JULIE, MADAME DE NOZAN.

M^{ME} DE NOZAN, *dans le fond du théâtre.*

Ah ciel! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.

MELCOUR.

Quoi donc?

M^{ME} DE NOZAN.

Anéantie.

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

JULIE.

Et moi guère amusée.

Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

M^{ME} DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle : à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.

Ah ! comme il s'empressoit ! et pour nous être utile.

M^{me} DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

M^{me} DE MELCOUR, *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc ?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

M^{me} DE MELCOUR, *alarmée, et prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déjà dit, monsieur ; quelque folie.

M^{me} DE NOZAN, *se levant.*

Quelque folie ! Un jour... le plus beau de ma vie !

Un triomphe ! Mon cœur, allons, repose-toi ;

Tu dois être excédée et plus lasse que moi.

(*Elle fait asseoir Julie.*)

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon dieu ! quelle assemblée !

Quel tumulte !

M^{me} DE NOZAN, *caressant sa nièce.*

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

M^{me} DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

M^{me} DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

M^{me} DE MELCOUR.

Où donc ?

M^{me} DE NOZAN.

Aux Tuileries;

Un monde affreux.

M^{me} DE MELCOUR, *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies.

M^{me} DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,

Tout Paris en extase ! Il falloit voir cela.

Si vous saviez combien je vous ai désirée !

Ah ! que vous auriez vu votre fille admirée !

D'abord un , et puis deux , et puis vingt , et puis cent ,

Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant.

Je ne l'embellis point , et je ne sais pas feindre ;

Pour vous dédommager , tâchez de vous le peindre.

Ils accouroient en foule , et pressés , coudoyés ,

Se serroient , se heurtoient , s'élevoient sur leurs pieds ;

Les uns causeurs bruyants ; les autres plus honnêtes

Regardoient en silence , et par-dessus les têtes.

M^{me} DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...

Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

M^{me} DE NOZAN.

Étouffer est fort bon ! étouffer ! Je vous aime.

C'étoit le plus beau cercle ! ils se rangeoient d'eux-mêmes

Et quand nous avançons , le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure est charmante , et le récit m'en plaît.

JULIE, *se levant.*

Oh ! moi , je n'étois pas tout-à-fait si contente.

Pour la première fois je sors avec ma tante,

Et je vois tout ce monde... Ah! qu'il m'intimidoit!
 Je ne savois d'abord pourquoi l'ou regardoit;
 Je regardois aussi: je me suis aperçue
 Que c'étoit moi; jugez comme j'étois émue.
 Et même j'ai pensé qu'ils se... moquoient de moi,
 Que mon air, ma parure, ou bien je ne sais quoi,
 Étoient peut-être mal: je l'ai dit à ma tante;
 Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante,
 Pour me débarrasser de ces gens curieux,
 Je me détourne: bon! par-tout, par-tout des yeux;
 Et des miens, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR, *à madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

M^{me} DE NOZAN.

Intrépide, beau-père.

MELCOUR.

D'honneur! Vous faisiez face à tout ce monde-là?

M^{me} DE NOZAN.

J'étois au ciel.

M^{me} DE MELCOUR, *à part.*

La folle!

M^{me} DE NOZAN, *en riant.*

Et pourtant, tout cela

N'étoit pas pour mon compte; et vous devez comprendre
 Que même un seul instant je n'ai pu m'y méprendre.

M^{me} DE MELCOUR, *à part.*

Je le crois.

M^{me} DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris,

Des ..

M^{me} DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris?

M^{me} DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

(Elle se place entre M. et madame de Melcour, les prend par la main et leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent et qui répondent.)

On disoit : « Elle est bien. — Mais elle est faite à peindre ,

« Quelle taille ! — Et ces yeux ! — Elle sort du couvent ;

« Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas souvent

« De ces figures-là. — Quel air doux et modeste !

« Sa rougeur l'embellit. — Elle sera céleste.

« — Elle l'est. — Ce doit être un bon parti. — Très bon.

« — Seize ans ? — Au plus. » Et puis on demandoit son nom,

Et quelqu'un vous nommoit. — « Cette dame ? — Est sa tante,

« Qui lui laissera bien dix mille écus de rente. »

Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

(Elle la baise sur les deux joues.)

M^{me} DE MELCOUR, à Julie.

Rentrez,

Et ne sortez jamais sans mon ordre.

(Julie rentre.)

SCÈNE VI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR,
MADAME DE NOZAN.

Mme DE NOZAN, à Melcour.

Admirez

De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

Mme DE MELCOUR.

Moi je le trouve sage,

Et je l'ai pris trop tard Pensez-vous quel ravage

Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,

Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase des sots,

Toute cette folie enfin... qu'on exagère?

Beau succès! beau début! Madame, soyez fière.

Il ne tient pas à vous qu'en ce même moment

Ma fille n'ait sa part de cet enivrement;

Que son petit orgueil et sa petite tête

N'aient cru de tout Paris avoir fait la conquête.

A seize ans!

Mme DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte est merveilleux.

Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR, apercevant Terville.

PAIX.

SCÈNE VII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR,
M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

TERVILLE.

Mesdames, pardon ; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard : mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre ; et pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour et la fille et la mère,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante!... comme vous,
Et vous saviez déjà sans doute la nouvelle.
On s'est hâté, je pense?...

M^{me} DE MELCOUR, *sèchement.*

Oui.

TERVILLE, *cherchant des yeux Julie.*

Mais mademoiselle ?

M^{me} DE MELCOUR.

Je vous sais gré, monsieur, de vos soins obligeants ;
Laissons cela, de grace.

MELCOUR, *à part.*

Il est de sottes gens !

Mon mandit peiutre !

(*Un laquais paroît dans le fond.*)

Enfin le voici ; je m'étonne !

M^{me} DE MELCOUR, *au laquais.*

Ah ! ne seroit-ce point ce monsieur de Bayonne ?

MELCOUR.

(*à part.*)

Non. Il vient à propos pour ma femme et pour nous.

SCÈNE VIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR,
M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN, JULIE,
M. DE VILMON; UN PEINTRE, *précédé de*
deux LAQUAIS qui portent un tableau.

VILMON, *prenant Julie par la main.*

Venez, mademoiselle ; on a besoin de vous.

M^{me} DE MELCOUR, *au peintre.*

Qu'est-ce ?

MELCOUR, *avec joie, montrant le tableau placé au*
milieu de la scène.

(*à part.*)

Votre bouquet. Observons.

M^{me} DE NOZAN, *étonnée.*

Ciel ! Julie !

Et sa mère près d'elle.

M^{me} DE MELCOUR, *à part.*

Encore une folie !

TERVILLE, *regardant Julie et le tableau, bas à Vilmon.*
Quels traits ! elle est parlante.

M^{me} DE NOZAN, *à Julie.*

Oh ! si je ne craignois

De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

(*Elle approche pour baiser le portrait, le peintre l'arrête.*)

M^{me} DE MELCOUR, *à part.*

Quelle tête!

M^{me} DE NOZAN, *au peintre.*

Monsieur, j'en veux une copie.

M^{me} DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

M^{me} DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.

(*Madame de Melcour se retourne vers son mari.*)

MELCOUR.

Ni moi; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, *à madame de Melcour, d'un air de bonhomie.*

Mais je la crois heureuse.

M^{me} DE MELCOUR, *avec une colère retenue.*

Heureuse! J'ose dire...

Oui, monsieur, qu'elle est folle!... Eh mais! c'est un délire.

VILMON, *à part.*

Fort bien! j'ai deviné.

(*Pendant cette scène, Vilmon observe M. de Melcour, qui écoute et regarde sa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au peintre, etc.*)

MELCOUR.

Mais voyez...

M^{me} DE MELCOUR.

Mais je vois

Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les maîtres de dessin, de musique, et de danse.

JULIE.

Je vous jure...

M^{me} DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir?

M^{me} DE NOZAN, *la prenant par la main.*

Grondense que vous êtes,
Regardez donc; mais c'est à renverser les têtes.

M^{me} DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scènes en un jour! L'une folle, bruyante;
L'autre, pardon, madame, un peu moins indécente,
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer,
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modèle.

VILMON, *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?..

M^{me} DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.

Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,

Et dissimulez mal votre plaisir extrême ;
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE, *avec transport.*

Eh ! c'en est un aussi.

(*Sur un coup d'œil de Vilmon il se reprend.*)

(*bas, à Julie.*)

Votre portrait... le vôtre.

M^{me} DE MELCOUR.

Oh ! vous êtes aimable,

Et vous ne dites rien que de très agréable ;

Votre ton est poli ; votre propos flatteur..

TERVILLE, *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

(*Vilmon l'arrête par un nouveau signe.*)

M^{me} DE MELCOUR, *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur

Que tout portrait de femme est divin à votre âge :

Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.

Si le portrait ressemble, il est délicieux ;

S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.

Cela s'est dit par-tout ; à quoi bon le redire ?

LE PEINTRE.

Oh ! je ne prétends pas, madame, qu'on admire ;

Mais, pour la ressemblance...

M^{me} DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il ressemble ; charmant,

Sublime ! Permettez un conseil seulement :

Ne nous peignez jamais de femme sur copie ;

Et pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,

(à un laquais.)

L'agrément de sa mère. Allons, ôtez cela.

(On emporte le tableau.)

M^{me} DE NOZAN, à M. de Melcour.

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?

Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?...

Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc? quoi! qu'est-ce?

Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds elle ait des cheveux blancs,

Qu'au lieu de ces couleurs fraîches et naturelles,

Et de ces beaux sourcils et de ces dents si belles,

De ce charmant visage enfin que je lui voi,

Elle soit bien ridée et laide... comme moi?

Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,

Mais, croyez-moi, fort triste.

M^{me} DE MELCOUR, à part.

Oh! je le croirois presque.

MELCOUR, d'un ton honnête, au peintre.

Vous avez fait, monsieur, un excellent tableau.

M^{me} DE NOZAN.

Excellent

LE PEINTRE, à M. de Melcour.

Je ne suis ni La Tour ni Vanlo,

Mais je crois ceci bon : souffrez que j'en dispose,

Et qu'au premier salon, madame, je l'expose.

M^{me} DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.

Au premier salon?

VILMON.

Oui.

M^{me} DE MELCOUR, *très vite.*

Monsieur, ma fille et moi

Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécile
De portraits, qui, placés, pressés, rangés en file,
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
Et dès l'escalier même assiègent nos regards.
Eh ! messieurs, voulez-vous une solide gloire ?
Donnez dans vos salons de grands tableaux d'histoire,
Non des têtes de femme et de marmots d'enfants.

LE PEINTRE, *souriant d'un air malin.*

Les hommes sont, madame, un peu plus indulgents.

M^{me} DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y mènerai Julie...

M^{me} DE MELCOUR, *à part.*

Non.

M^{me} DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, *au peintre.*

Moi, je vous remercie,

Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots ;
Daignez me suivre.

(*M. de Melcour sort avec le peintre.*)

M^{me} DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos,

(*regardant Julie.*)

(*à part.*)

Grand besoin ; elle aussi ; viens. Le sang me petille.

(*bas, à madame de Melcour.*)

Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

(*Elle emmène sa nièce.*)

TERVILLE, *à part, en regardant Julie et sa mère.*
Ah dieux!

(*Vilmon accompagne madame de Nozan, et Terville Julie.*)

MME DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez; un moment.
(*Terville sort, Julie revient vers sa mère.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, JULIE.

MME DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille
quelque temps en silence.*

Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des jardins publics donner vite une scène,
Perdre à votre toilette un demi-jour au moins...
Éparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! et ce bel étalage,
Cet immense panier!... coiffée à triple étage!
Il faut, mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coiffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

(*Julie fait deux pas.*)

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et n'allez pas penser que cela vous ressemble:
C'est que tout est flatté, les détails et l'ensemble,

Tout.

JULIE, *à part, et pleurant presque.*
Terville du moins n'entend pas.

M^{me} DE MELCOUR.

Ce regard !

La, cet air ! puis-je donc vous mener quelque part ?
(*Julie a le cœur gros, et est prête à pleurer ; sa mère attendrie lui prend la main, et dit d'un ton plus doux.*)
Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce par-tout les filles de votre âge ;
Et... Baisez-moi.

(*apercevant son mari.*)

Rentrez.

(*Julie sort ; M. de Melcour remarque son air abattu, et s'arrête un instant.*)

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler,
Nous voilà seuls : j'ai cru devoir dissimuler ;
Pour ne pas éclater, j'ai gardé le silence.

M^{me} DE MELCOUR.

Je me suis fait, monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater ; entre nous, ce portrait
N'a pas le sens commun, je le dis à regret.

MELCOUR, *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire et vous surprendre ;

N'en parlons plus. Enfin vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis?...

Mme DE MELCOUR.

La liste!

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

Mme DE MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons, puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

Mme DE MELCOUR.

Vite, voyons.

MELCOUR.

D'abord, monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, et...

Mme DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Mme DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué,
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste et range.

Mme DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune et brave officier, qui dans plusieurs affaires...

Mme DE MELCOUR.

Oh ! je respecte fort messieurs vos militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, et j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un héros... ne vit guère; ou s'il revoit sa femme,
Monsieur arrive un jour au lever de madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement !

Mme DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la beauté du moins soit le prix du courage;
Et ne condamnez point, madame, au célibat
Les appuis généreux du trône et de l'état.

Mme DE MELCOUR.

Ah ! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;
Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR, *d'un air d'humeur très marqué.*

Eh bien ! ne tremblez pas.

Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la satire.

M^{me} DE MELCOUR.

Après?

MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu bien à la cour?

M^{me} D'E MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille! un grand seigneur! Quels projets sont les vôtres?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme, et vous m'allez nommer
Un homme de la cour!

MELCOUR, *étonné de ces refus continuels, la regarde
un instant.*

Enfin...

M^{me} DE MELCOUR.

Mais cette liste

Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triste...

M^{me} DE MELCOUR.

Le président? Sortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poste, et ne souper jamais?
Un président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas souper!...

M^{me} DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;

Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des lois,
Des tours et des détours, qu'ils plaident père, mère,

Enfants, petits-enfants : si ma fille m'est chère,
Les procès me font peur.

MELCOUR, *s'emportant.*

Quel diable de travers !

Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire ;
Vous reculez de peur au nom du militaire ;
L'homme de cour, titré, n'en a pas plus d'accès ;
A tous les présidents vous faites le procès :
Il ne nous reste plus, madame, que l'église.

MME DE MELCOUR.

Vous vous trompez. Faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur ? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR, *étonné.*

Vous ?

MME DE MELCOUR.

Moi : naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR, *d'un air de joie.*

Terville, sûrement ?

MME DE MELCOUR, *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense

N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même aimer sa femme, ses enfants ;
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

MME DE MELCOUR.

C'est là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

M^{me} DE MELCOUR.

Rentrons ; vous le verrez tantôt.

J'ai l'état de ses biens , je vais vous en instruire ,
 Vous montrer ses papiers ; mais... souffrez qu'on respire ;
 Ma tête , et tout ceci !

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu ?

M^{me} DE MELCOUR.

Un peu ; venez.

(Elle porte une main sur sa tête , et appuie l'autre sur
 le bras de M. de Melcour.)

MELCOUR , à part.

Vilmon , hélas , a trop bien vu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE, *à elle-même.*

Ciel !

TERVILLE, *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON, *à lui-même.*

Se peut-il ?

TERVILLE, *à Vilmon.*

Une mère !

Enfin vous entendez.

JULIE, *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire ?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

T E R V I L L E.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent ; et vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

V I L M O N, à lui-même.

Un homme de province !

J U L I E.

Oui, ma mère est entrée
Avec un grand monsieur qui m'a désespérée.
J'étois au clavecin...

T E R V I L L E.

Bien de figure ?

J U L I E.

Hélas !

Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas.
Mais je sais qu'il m'épouse.

T E R V I L L E.

Ah dieux ! Mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidèle,
Et de le bien haïr, et de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage ?

J U L I E, d'un air timide.

Oh ! oui.

V I L M O N.

Beaucoup, je croi.
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

T E R V I L L E, impétueusement.

Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante ?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous ;
Car elle a remarqué , j'en ris même entre nous ,
Que vous lui vantez peu cette nièce si chère ,
Et que vous prodiguez les faveurs à la mère.
Oh ! c'est un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis ,
Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... d'une mère cruelle ,
Je souffre , me contrains , je m'enchaîne auprès d'elle ,
Lui dis qu'elle est charmante ; et , d'après ce beau plan ,
J'ai su m'indisposer madame de Nozan.
Je brûle , et je me tais ; le beau-père l'ignore :
Présentement , monsieur , faut-il attendre encore ,
Pour demander sa main , qu'un autre ait épousé ?
Me le conseillez-vous ?

VILMON , *après avoir hésité en apparence.*

Non : rien de plus aisé
Que d'avoir leur aven ; c'est celui de la mère
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire :
Pent-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh ! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout cruement que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Où ; qu'il me déplait fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre dans une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu ! je sais tout ce qu'il faut lui dire ;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire ?

VILMON.

Soit.

T E R V I L L E.

Si ce fol hymen s'achève, les parents
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfants.

J U L I E.

Sans doute.

T E R V I L L E, *s'enfuyant.*

Elle vient.

J U L I E, *s'enfuyant.*

Ciel !

(*Ils sortent par deux côtés opposés : Vilmon rit de
leur fuite.*)

SCÈNE II.

M. D E V I L M O N.

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insu de Melcour, de sa tante !
Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire au plus tôt,
Nous voulons devenir grand'mère incognito.
Eh quoi ? Jersac !

SCÈNE III.

MADAME D E M E L C O U R , J E R S A C , M. D E V I L M O N.

M^{me} D E M E L C O U R, *à Vilmon.*

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, et je vous dois mon gendre.

VILMON, à Jersac.

Quoi ! c'est vous ; c'est monsieur qui...

JERSAC, très content et affectueux.

Moi-même, oui vraiment ;

Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !

J'ai voulu de ceci vous faire confidence

Un peu plus tôt ; madame exigeoit le silence.

Je m'empresse du moins à vous remercier.

C'est à vous que je dois, je veux le publier,

Le bonheur de connoître et madame et sa fille ;

Et bientôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON, à part.

Bientôt ! Et grace à moi !

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

Mme DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon ! je l'y fis un jour sonper avec des femmes ;

Même il y fut charmant, très goûté de nos dames.

Mme DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma charge, un assez bon effet ;

Entre les mains d'un homme, on sait bien ce que c'est.

Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON, distrait.

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois ! Elle vous est connue.

VILMON, *à part.*

Où ! dans quel maudit piège elle a su m'engager !

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,
(*à madame de Melcour.*)

Cinq cents arpents de bois mis en coupe réglée.
(*à Vilmon.*)

Plus, ma terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec ?

JERSAC.

Très bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin : vous en boirez.

VILMON, *toujours distrait.*

Fort bon.

JERSAC, *à madame de Melcour.*

C'est un fief, et ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'affirme. Et puis, pour dernier lot,
Deux parents dont j'hérite... et qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole ?

JERSAC.

Où, car ne vous déplaie,
L'un a quatre-vingts ans, l'autre soixante et seize.
(*à madame de Melcour.*)

La tante ? sur son bien on peut compter ?

M^{me} DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très jeune.

VILMON.

Elle est très verte encor.

(à part.)

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

(à Jersac.)

Il faut malgré son bien lui permettre de vivre.

JERSAC, riant.

Il est vrai qu'aux parents on doit quelques égards.

J'ai vu deux fois la nièce. Ah! les plus beaux regards!...

VILMON, à part.

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON, malignement.

Un teint!

JERSAC.

Les roses du bel âge.

Mme DE MELCOUR.

Les roses! La beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON.

Croyez-vous?

JERSAC.

Je prétends

Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit!

JERSAC.

Nos dames de Bayonne

Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.

J'ai pourtant cru lui voir un petit air d'humeur.

M^{me} DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC, *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeler grand'mère.

De ses petits-enfants on est, je crois, bien fière!

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,

Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

M^{me} DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC, *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble!

Qui m'eût dit autrefois, quand nous fîmes ensemble

Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin

Je serois à Paris marié de sa main?

*(Il lui serre tendrement la main et s'en va.)*VILMON, *à part.*

Marié de ma main! c'est moi qui le marie!

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais, est-ce tout de bon? Est-ce plaisanterie?
J'entends déjà des cris sur cet enlèvement.
Sa tante qui l'adore...

M^{me} DE MELCOUR.

Eh! c'est précisément
Sa tante qui l'adore, et la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa nièce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissez dans Paris...

M^{me} DE MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers, des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer, pas même une maîtresse;
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très prodigues amants, très volages époux;
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses;
Des enfants renommés par cent extravagances,
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déjà les jours de leurs parents.
Avouez : cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

M^{me} DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, madame,

On n'est pas plus farouche.

M^{me} DE MELCOUR.

Un fat est moins couru;

On y rougit du vice et non de la vertu;

Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;

Au lieu de parler bals, soupers, proverbes, fêtes,

On pense à ses devoirs, on vit chez soi content :

Peut-être un agréable est là moins important ;

En revanche on y voit des époux et des pères,

Plus de bonheur, et moins de riens et de misères.

VILMON.

Mais...

M^{me} DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

M^{me} DE MELCOUR.Pardon, tous vos *mais*

Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

M^{me} DE MELCOUR, *après un silence.*

Sauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

Mme DE MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville.

Vous riez? Moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

Mme DE MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure...

Mme DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

Mme DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par-tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de son âge et la raison du vôtre.

VILMON, *souriant*.

Eh bien! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

Mme DE MELCOUR, *souriant aussi*.

Il ne le sera point.

VILMON.

Il vous convient.

Mme DE MELCOUR.

Très fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

M^{me} DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

M^{me} DE MELCOUR, *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

M^{me} DE MELCOUR, *piquée.*

Oh ! point du tout.

VILMON.

Peut-être.

Ses assiduités...

M^{me} DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître ;

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui savez tout voir,
Vous auriez dû, monsieur, vous en apercevoir.*(en riant.)*

Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON, *à part.*

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

(haut.)

Il aime ailleurs ?

M^{me} DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute ?

M^{me} DE MELCOUR, *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris?

M^{me} DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon.

Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle

Ne se dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous serez cruelle.

M^{me} DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON, *à part.*

Maudits conseils!

SCÈNE V.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON,
M. DE TERVILLE.

VILMON, *apercevant Terville, à part.*

Justement le voici.

Bon.

M^{me} DE MELCOUR, *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON, *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui ; mais je crains...

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

*(Madame de Melcour va pour sortir.)*TERVILLE, *timide et embarrassé.*

Daignerez-vous m'entendre ,
Madame?... Je veux... j'ose... oui , je dois vous apprendre
Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je diffère encor...

M^{me} DE MELCOUR, *souriant.*

Ce secret m'est connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire ;
Non , vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De graces? Décidez du bonheur de ma vie ;
Mon sort dépend de vous.

M^{me} DE MELCOUR, *gaiement.*

De moi? Quelle folie!

(à part.)

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure , qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.

(haut.)

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O ciel!

M^{me} DE MELCOUR, *d'un air noble et presque sérieux.*

Finissons; à mon gré,

Tout ce petit roman a déjà trop duré,

Trop; et puis, ce beau feu, que je crois très sincère,

A monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore: d'ailleurs il partage vos goûts:

Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous!

M^{me} DE MELCOUR, *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards! tant d'égards! l'expression m'étonne.

Vous appelez égards!... elle est neuve, très bonne.

TERVILLE.

Votre gaieté, madame, est cruelle pour moi;

Décidez, prononcez.

M^{me} DE MELCOUR.

Terville, je ne doi

Ni ne puis vous entendre; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival; je sais votre promesse

Et vos engagements; vous me sacrifiez:

Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

M^{me} DE MELCOUR.

Quoi! des engagements! un rival! Mais quel style!

Je ne vous entends plus; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le sais de douleur. Si Julie, en ce jour,

Si votre fille enfin est le prix de l'amour,

J'ai droit de l'obtenir.

M^{me} DE MELCOUR, *très étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore.

Faut-il vous le jurer, vous le redire encore ?

Je l'ai vue au couvent et l'aime pour jamais.

A son premier regard je sentis que j'aimois.

Un oncle me parloit d'Hortense, d'Émilie ;

Je repoussai cet oncle, et parlai de Julie :

Ne m'en sachez pas gré, c'est qu'elle éclipse tout.

Seule, seule à mes yeux, je la voyois par-tout.

J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je pense :

Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance

De venir l'arracher à ces bras maternels ;

Ne me supposez point des projets si cruels.

Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un et l'autre,

Vos goûts seront nos goûts, votre maison la nôtre.

(après une pause.)

Quoi ! vous m'abandonnez à tout mon désespoir !

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE,
MADAME DE NOZAN.M^{me} DE NOZAN, *dans le fond, se tournant vers la
coulisse.*

Non, monsieur de Jersac, non. Je prétends la voir.

*(Elle s'avance, et s'arrête, voyant Terville qui s'est jeté
une seconde fois aux pieds de madame de Melcour.)*

TERVILLE.

Vous ne me dites rien : il y va de ma vie.

M^{ME} DE NOZAN, *très étonnée.*

Fort bien !

TERVILLE, *se relevant.*

Parlez pour moi, madame, je vous prie.

M^{ME} DE NOZAN, *avec indignation.*

Perd-il la tête ? Allez.

TERVILLE.

Juste ciel ! Je ne voi

Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi ;
Conrons.

(*Il sort.*)

M^{ME} DE NOZAN, *le suivant de l'œil.*

Mais en effet !

SCÈNE VIII.

MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

M^{ME} DE NOZAN.

La découverte est bonne :

Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.

On veut plaire, on s'expose ; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenants, et, de plus, enhardis.

Très pathétiquement, à genoux, d'un air teudre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux.

Les étourdis font bien, oui, le tort n'est pas d'eux :
On quête adroitement ces belles entreprises ;

Je n'entendis jamais, moi, de telles sottises.

M^{me} DE MELCOUR.

Que vent dire ce bruit?

M^{me} DE NOZAN.

Ce bruit?

M^{me} DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

M^{me} DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
De ses souris flatteurs, de ses coups d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous seule et d'oubli pour les autres;
Car on ne voit plus rien quand on a le cœur pris,
On ne voit qu'un objet. Ces tranquilles maris!
Non... que j'ose penser...

M^{me} DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

M^{me} DE NOZAN.

Le traître! Et pas un mot, une douce parole
A ma charmante nièce! Entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits,
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire!

M^{me} DE MELCOUR, *très vivement.*

Et vous aviez raison.

M^{me} DE NOZAN, *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mère.

Le petit sot!

M^{me} DE MELCOUR.

Sa mère!

M^{me} DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi

On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Bayonne, à Pékin. Mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

(Elle est interrompue par M. de Melcour.)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR,
MADAME DE NOZAN.

MELCOUR, *avec joie.*

On se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?
Eh! félicitez-vous; excellente nouvelle!

M^{me} DE NOZAN.

(à part.)

(à Melcour.)

Ces maris sont plaisants! Excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez: Terville est amoureux.

M^{me} DE MELCOUR, *d'un air tranquille.*

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux!

Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge:
Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

M^{me} DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

M^{me} DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!

Quoi! Julie?

M^{me} DE MELCOUR, *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

M^{me} DE NOZAN.

O ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser (n'étiez-vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit; je me suis bien méprise.
Mais comme il étoit tendre! Et moi je vous ai dit...
Me pardonneriez-vous? j'avois perdu l'esprit.

M^{me} DE MELCOUR.

Oui, madame.

M^{me} DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

M^{me} DE MELCOUR.

Oui, madame.

M^{me} DE NOZAN.

Étourdie.

M^{me} DE MELCOUR.

Eh oui!

M^{me} DE NOZAN.

Presque méchante.

Vous devez m'en vouloir.

M^{me} DE MELCOUR.

Eh non!

M^{me} DE NOZAN.

J'ai des remords.

M^{me} DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Mme DE NOZAN.

Oh ! lorsque j'ai des torts,

Je sais les réparer, et bien vite.

Mme DE MELCOUR.

Par d'autres.

Mme DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR, très étonné.

Quels discours sont les vôtres ?

Quelle énigme !

Mme DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.

Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser

Jusqu'à croire Terville... occupé de madame.

(*bas, à M. de Melcour.*)

Elle est bien ; mais ma nièce...

Mme DE MELCOUR *se rapproche, et entend ; à part.*

Impertinente femme !

Mme DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.

Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,

Je croirois l'univers amoureux de ma nièce

Et qu'on vous parle d'elle ; adieu.

(*Elle s'en va.*)

Mme DE MELCOUR, *à part.*

Cruelle espèce !

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plus tôt.

Mais vous, qui le saviez, pourquoi n'en dire mot ?

M^{me} DE NOZAN, *revenant et prenant madame de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise?
Point de rancune.

M^{me} DE MELCOUR.

Encor?

M^{me} DE NOZAN.

Mon dieu! quelle sottise!

Mille, mille pardons.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

M^{me} DE MELCOUR *regardant au fond du théâtre.*

Elle va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fond. Or ça, ce mariage...

M^{me} DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eût-il que l'avantage

De fixer près de vous...

M^{me} DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfants?

A-t-on un caractère, une tête à vingt ans?

Le beau projet! Monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, *vivement.*

C'est faire leur bonheur. Terville en est charmé;
Terville l'aime trop pour n'en pas être aimé.

M^{me} DE MELCOUR, *vivement.*

J'entends, c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans ;
Des mariages, non. Je crains les engouements.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

M^{me} DE MELCOUR.

Peut-être.

Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui*: vite les renvoyer.

M^{me} DE MELCOUR.

Sans doute... Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide?

(avec chaleur.)

Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir: voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfans à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
Des postes importants et qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit, et de tendres amants

S'inquiètent fort peu de tout cela , je pense.

(Elle se détourne pour sortir ; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête, et paroît l'écouter avec impatience.)

MELCOUR.

Très bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.

Moins d'intérêt , madame , et plus de sentiment.

Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant

Nuit aux frivolités et non pas aux affaires.

Eh ! pourquoi n'est-il plus d'enfants , d'époux , de pères ?

Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?

C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés ;

C'est que , grace à l'orgueil , l'hymen même est avare ;

C'est qu'on unit les biens ; les cœurs , on les sépare.

MME DE MELCOUR.

Moi , pour mieux les unir , je leur défends d'aimer.

Et puis votre Terville a trop su m'alarmer ;

Sa fièvre m'épouvante , il faut que j'en convienne.

Une... petite tête a pu tourner la sienne !

Si comme moi , monsieur , vous l'aviez entendu :

Tenez , il étoit là , gémissant , éperdu ,

En mots entrecoupés exprimant son délire ,

(à demi-voix.)

Criant , n'écoutant rien. Puisqu'il faut vous le dire ,

Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame , c'est ainsi

Que je viens de le voir , et j'en étois ravi.

MME DE MELCOUR.

Ravi !

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfiu de si funeste?

MME DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,
Et de ces cœurs brûlants il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême.
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime.
Qu'il l'épouse, et demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;
D'un autre objet peut-être ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avouerai pourtant,
D'un cœur sensible et chaud le mien est plus content;
Ces cœurs-là sont les bons, et d'abord ils préviennent:
Ils peuvent s'égarer, mais bientôt ils reviennent;
Jusque dans leurs écarts, estimés, généreux;
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête et d'un ami fidele.
Bref, ce monsieur Jersac est ici peu connu;
Il arrive... d'hier! à peine l'ai-je vu.
Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire!
Terville est estimé, madame; il vous révère;
Votre sœur est pour lui, je l'aime et je le dois:
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

MME DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

M^{me} DE MELCOUR.

Terville...

Ne le sera jamais; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

H

Enfin,

Vous voilà résolue?

M^{me} DE MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein...

Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous-même.

*(Elle veut sortir.)*MELCOUR *l'arrête, et après un silence :*

Julie est votre fille, il est vrai : mais je l'aime,
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins ;
Elle est la mienne aussi : tendresses, maîtres, soins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, personne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'osai me présenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter ?
Celle de voir un jour dans la même famille
Les fils d'un second lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens.
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens ;
Vous m'avez vu son père, et non pas son beau-père :
Je saurai l'être encor.

M^{me} DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mère ?

Et, si je peux souscrire à cet éloignement,
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

MME DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, monsieur, je suis maîtresse,
Et maîtresse absolue.

(Elle veut sortir.)

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'est là mon ouvrage;
Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, et ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse;
D'autres, plus indulgents, d'une lâche foiblesse.

MME DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux....

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous...

MME DE MELCOUR.

Je sais le mépriser, et m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mère,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps.
Que peut-être elle a tort d'avoir déjà seize ans;
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh! que sais-je? Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentiments jaloux.

M^{me} DE MELCOUR.

Quoi ! monsieur...

MELCOUR.

Au convent vous l'anriez retenue

Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue ;
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts ;
Vos soupers , si brillants , sont aujourd'hui déserts ;
Ces migraines d'ailleurs , ces nerfs , ces bouderies ,
La scène du tableau , celle des Tuileries ,
Et Terville éconduit , et Jersac préféré :
Faut-il vous parler net , enfin ? Je les croirai ,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

M^{me} DE MELCOUR , *prête à sortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de système ,
S'il faut , pour des caquets , rompre un engagement ,
A monsieur de Jersac faire un sot compliment ,
Le chasser , accepter un étourdi pour gendre ,
De vos soupçons , monsieur , rien ne peut me défendre ,
Et j'ose m'y livrer.

(Madame de Nozan reparoît et s'arrête dans le fond.)

Au surplus , je vous voi ,

Vous , madame , Vilmon , tous ligués contre moi ;
Mais ma fille peut-être obéit à sa mère ;
Je dispose des biens que m'a laissés son père ;
J'ai mon avis aussi ; j'ai des droits , un pouvoir ,
(d'un ton plus doux.)

Et je m'en vais songer à les faire valoir.

SCÈNE XI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

(Ils se regardent quelque temps d'un air triste et sans se parler.)

Mme DE NOZAN.

Quoi ! je viens de donner une fausse espérance
A notre chère enfant ?

MELCOUR.

Dieux ! quelle préférence !
Quel hymen ! Comme vous, j'en gémis ; mais , hélas !
Madame , elle le veut.

Mme DE NOZAN.

Moi , je ne le veux pas :
Cela ne sera pas. Monsieur gémit , soupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit?...

Mme DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !
Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander ,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.

(en se retournant.)

Mais c'est être à-la-fois ridicule et barbare ,
Madame On nous l'enlève ! ô ciel ! on nous sépare !

(à Melcour.)

Non , ne le craignez pas ; vous êtes dans l'erreur ;
Vous ne me comptez point. Non , madame ma sœur.

Je cours chez nos parents , chez tous ; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle ,
Ce beau provincial ! Oh ! de la tête aux pieds ,
Comme je vais le peindre ! Ils seront effrayés
De cet enlèvement. A Bayonne , son gendre !
Je voudrois , par plaisir , qu'il fût là pour m'entendre.
Si je ne réussis... Mais je réussirai ,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux , mes chevaux , vite , le moment presse ,
Allons. Ma pauvre nièce ! hélas , ma pauvre nièce !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE, *s'avançant peu à peu, et regardant derrière elle.*

Ah ! Terville... Monsieur, j'ai peine à respirer.
Je m'échappe un instant, je vais vite rentrer.
C'est la première fois... je suis toute tremblante,
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc ? votre tante ?

JULIE, *toujours l'air inquiet, regardant derrière elle à droite et à gauche, même jeu pendant toute la scène.*

Ma tante ? Elle est sortie, et tarde à revenir.
Mais ma mère ! grand dieu ! que vais-je devenir ?
Elle m'a dit encore, et même avec colère...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac ?

JULIE.

Et puis, d'un ton sévère,
Très sec... m'a dit de vous, oh, bien du mal. Hélas !
M'auroit-elle dit vrai ? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! Parlez, parlez, mademoiselle...

JULIE, *toujours alarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE, *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi? que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instants.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans.

Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractère,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guère.
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée, et j'ai dit, devant elle,
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE, *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon dien non;

Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE, *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE, *pleurant presque.*

Je n'ose,

Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE, *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc? ciel! d'abord, ce n'est rien sur l'honneur?

JULIE.

Mon dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure.

L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je, elle m'assure

Que bientôt...

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, *souriant.*

Non, elle veut par là colorer ses refus...

JULIE, *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,

Elle qui doit m'aimer, et qui sans doute m'aime,

Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,

Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, *avec chaleur.*

O dieux! vous le croiriez!

Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.

Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.

Ciel ! plus cruellement peut-on me soupçonner ?
 Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner ;
 Ils pouvoient me coûter votre cœur... et la vie.
 Je cesserois d'aimer ! j'aimerois moins Julie !
 Moi ! Mais qui donc , mais qui pourriez-vous me nommer ?
 Qui veut-elle que j'aime ou que je puisse aimer ?
 Si jamais... je ne puis achever ; la parole
 Me manque à cette idée : elle est cruelle et folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
 Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée ;
 J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée :
 Mais tout-à-coup... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais ?

JULIE.

Mais

Elle m'a défendu de vous parler jamais.

(Elle fuit.)

Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE, la retenant.

Un mot.

JULIE, tremblante.

Quittez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.

(Elle fuit très vite jusqu'au fond du théâtre , et, apercevant sa tante , elle s'arrête et revient peu à peu.)

SCÈNE II.

JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

Mme DE NOZAN, *sans se montrer.*

J'ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.

(*Elle entre.*)

Ah ! bon dieu ! quelles gens ! quelles gens ! quels propos !

Avec eux, dieu merci, me voilà bien brouillée.

D'abord notre comtesse, à peine réveillée,

Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir.

« Quoi ! si matin ? » Matin ! à sept heures du soir.

Bâillant, frottant ses yeux : « La petite est jolie,

« Je l'aime, votre nièce ; eh bien ! on la marie ? »

Le tout d'un ton traînant à me faire périr.

Je l'interromps, m'explique, et l'invite à courir,

A me suivre par-tout. « Moi ! pour un mariage ?

« M'en mêler ! non, madame, il faut bien du courage

« Pour marier les gens. »

TERVILLE, *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre magistrat ?

JULIE.

Eh bien ?

Mme DE NOZAN.

Avoit encor sa robe et son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Mme DE NOZAN.

Je vous en félicite.

Monsieur le président me pérore; il me cite
Des lois! « La loi, madame, ordonne expressément...
« — Qu'une mère, monsieur, très ridiculement
« Dispose de sa fille? — Oui, telle est l'ordonnance.
« Que de se marier l'enfant eût la licence,
« Ce seroit pis encor. »

TERVILLE, *criant*.

Mais, monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

MME DE NOZAN

Eh! c'est ce que j'ai dit.
Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! je le hais. Et la jeune Cénie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent?

JULIE.

Oh! celle-là d'abord
M'aime, et j'en suis bien sûre.

MME DE NOZAN.

Elle t'aime, eh! oui, fort;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grace
Un domino. — « Pardon, je vais ce soir au bal;
« Madame, regardez, il ne me va point mal. »
Et je parlois de toi!

JULIE.

Quels parents!

TERVILLE.

Quelles ames!

Nul n'a pitié de nous?

Mme DE NOZAN.

Nul.

JULIE, *d'un air ingénu et plein de bonne foi.*

Pas même les femmes?

Mme DE NOZAN.

Bon! et le jeu! le bal!

TERVILLE.

Oh bien! puisqu'en ce jour

Mère, parents, amis, et monsieur de Melcour,

Et vous-même, madame, à qui Julie est chère,

Vous, qui daignez pourtant lui tenir lieu de mère,

Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,

(à lui-même.)

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Mme DE NOZAN, à elle-même.

Il est temps d'être enfin et moins bête et moins bonne.

JULIE, à elle-même.

Que je le haïrai?

Mme DE NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet hôtel...

JULIE.

Eh quoi! ma tante, eh quoi!

Mme DE NOZAN.

Oui, ma nièce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah ciel! me séparer pour jamais de ma mère,

De monsieur de Melcour que j'aime comme un père,

Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,

Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux!

(*Elle regarde Terville.*)

Quitter enfin , quitter... Ah ! je suis donc perdue.

(*Elle s'en va.*)

MME DE NOZAN.

Désobéis , crois-moi : je t'ai bien défendue ,

Défends-toi maintenant.

SCÈNE III.

MADAME DE NOZAN , M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir ?

MME DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac , et lui dire : Homme noir ,
Homme affreux , je sais bien , moi , ce qui t'intéresse ,
Tu cherches mon argent encor plus que ma nièce ;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh ! Julie est si belle ! il la prendra pour rien.

MME DE NOZAN.

J'irai , devant ma sœur et toute ma famille ,
Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon ! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours ?

MME DE NOZAN.

Deux jours , deux mois , deux ans ! C'en est fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas ; vous êtes bonne.

Mme DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Mme DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Mme DE NOZAN, *à elle-même, en se jetant dans
un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe!... Ils devoient me ménager peut-être.
... Ma chère belle-sœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'espère. Oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE, *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON, *à part.*

Sachons ce qu'elle a fait.

Mme DE NOZAN, *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

M^{me} DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps?

Eh bien?

M^{me} DE NOZAN, *se levant.*

Eh bien! monsieur, je ne veux ni n'entends
Que votre Bayonnais, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot et long voyage
Pour me ravir ma nièce et pour me dépouiller,
Service où votre zèle a su se signaler,
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON, *souriant.*

Eh quoi!...

M^{me} DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh! non; même je croi...

M^{me} DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis; oui, vieille, très majeure:
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure;
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici?

M^{me} DE NOZAN.

Qui j'épouse? Mais... vous.

Je serai très paisible et très fidèle épouse,

Nullement exigeante, et moins encor jalouse.

Vous ferez, vous, monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements sont très bons; mais Julie!
Votre nièce, une enfant!...

M^{me} DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,

M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi ..

M^{me} DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi?
Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mère?
Comment! un inconnu, quelle absurde chimère!
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendre mon bien, ma nièce, et puis repartira!
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vite;

Vous la déshéritez.

M^{me} DE NOZAN, *pleurant.*

Oui, je la déshérite,

Et la mère, et la fille, et son cruel époux:

(*en essuyant ses larmes.*)

J'ai tout vu, tout pesé. Monsieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je assez barbare?...

Mme DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare.
 Il est amoureux fou de huit cent mille francs :
 Je ne le puis souffrir ; balancez, je le prends ;
 Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
 Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
 Que vous n'êtes pas riche... On ne me répond pas !
 Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, à part.

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.

(haut.)

Je suis tout décidé.

Mme DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie ?

VILMON.

Oui, madame.

Mme DE NOZAN.

Je puis y compter ?

VILMON.

Sûrement.

Mme DE NOZAN.

Aller chez le notaire ? y courir... Un moment.

(Elle tire un crayon et des tablettes.)

Votre nom de baptême ?

VILMON.

Alexandre.

Mme DE NOZAN.

Votre âge ?

VILMON.

Eh ! cinquante-deux ans sonnés.

Mme DE NOZAN.

Pas davantage?

Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que moi.
Ni père ni mère?

VILMON.

Oui.

Mme DE NOZAN.

Tant mieux : ma sœur, je croi,
Me les feroit haïr.

VILMON, à part.

Son idée est heureuse.

Mme DE NOZAN, *fermant ses tablettes.*

Madame de Melcour, vous serez furieuse;
Je m'en flatte du moins.

(*Elle veut sortir et l'aperçoit.*)

SCÈNE V.

MADAME DE NOZAN, MADAME DE MELCOUR,
M. DE VILMON.

Mme DE MELCOUR.

Eh bien, madame, eh bien,
Êtes-vous décidée?

Mme DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A monsieur... que j'épouse.

(*Elle salue et s'en va.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

M^{me} DE MELCOUR, *effrayée, se tait un instant.*

Elle est folle, je pense.

Je n'entends rien, monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

M^{me} DE MELCOUR.

Deshériter sa nièce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi,

Madame, grace à vous.

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE JERSAC,
M. DE VILMON.JERSAC, *dans le fond*

Bon dieu! l'étrange femme!

C'est votre belle-sœur dont je parle, madame.

J'approche; elle me fuit, me jette un mot ou deux;

Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

M^{me} DE MELCOUR, *à Vilmon, d'un air indigné.*

(à Jersac.)

(à part.)

Je sors... Je vais... Jersac reculeroit, sans doute.

(*haut.*)

Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute;
Ne vous effrayez pas.

(*Elle sort.*)

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer ?

SCÈNE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier !
Une nièce boudeuse, une tante revêche,
Une mère qui fuit, un beau-père qui prêche,
Un ami des plus secs ! un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé,
Qui me cherchoit par-tout. Que veut-on ? quelle rage !

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage ;
La petite boudeuse a peu de goût pour vous ;
Le beau-père, qui l'aime, appuie un autre époux ;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot ?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh ! oh !

VILMON.

Mais, notre tante

Est folle de sa nièce, et vous voit arriver

Du fond de la Biscaye exprès pour l'enlever...

JERSAC, *d'un air pensif.*

Eh que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,
Et.

VILMON, *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après?

VILMON.

Et vos parents,

Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangements.

Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC

Je le ferai; j'enrage!

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC, *très content.*

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC, *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la suivrai.

De mon éloignement elle me fait un crime ;
 A cela près, monsieur, j'ai, je crois, son estime :
 Eh bien ! je vends ma charge ; elle en croira plutôt
 Ce sacrifice-là qu'une promesse, un mot ;
 Et tout est aplani : la tante moins rebelle
 Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle ;
 Le sensible Melcour à mon hymen souscrit ;
 Pour la première fois la nièce me sourit ;
 Dans ce moment de joie, elle est jeune, elle est femme,
 L'amour peut aisément se glisser dans son ame.
 Mais la mère !... Vilmon, la mère ! que d'heureux !
 Notre hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux !
 A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
 On se voit, on se fête, on est inséparable.
 L'une me garde l'autre, observez ce point-ci ;
 Une mère au besoin veille pour un mari.
 Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires :
 J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
 Ami de ces messieurs, et qui dans peu de jours
 Peut me débarrasser de ma charge ; j'y cours.
 J'en placerai les fonds.

VILMON, *riant.*

L'agréable surprise

Que vous nous ménagez !

JERSAC, *riant aussi.*

J'avoue avec franchise

(*en s'en allant.*)

Que je n'y pensois pas ; soit. Excellent moyen !

VILMON, *seul.*

Pour nous.

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MME DE MELCOUR, *d'un air troublé.*

Maudite sœur ! elle va, n'entend rien.

Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,

N'a pu me l'arrêter, et vole à sa poursuite.

Mais vous, monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu !

Jersac, rassurez-vous, va vous être rendu ;

Je le sais prêt encore à remplir votre attente.

MME DE MELCOUR, *avec joie.*

Quoi, monsieur !

VILMON, *lentement.*

Il fait plus ; pour le bien de la tante...

Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris.

Il vient de m'en instruire, et ne m'a pas surpris.

Les mœurs de la province avoient votre suffrage,

Et non pas le séjour; on les garde à son âge.
L'heureux projet! Madame, il remédie à tout;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût;
Il laisse à votre fille une tante, une mère;
Il ne vous prive point d'une fille si chère;
Il me rend votre estime, et j'en suis très jaloux,
Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR.

Avec quelle douceur cet homme m'assassine!
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant!
Et moi-même, après tout, j'ai peine à m'en défendre.
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. Quoi qu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver;
J'ai peut-être un moyen.

SCÈNE XI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE, *de loin.*

Ah! madame, qu'entends-je?
Est-il vrai? Sauriez-vous? Quel changement étrange!
Il vend, dit-on, sa charge, et se fixe à Paris.

MME DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.

C'en est fait!...

MME DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scène,

Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,

Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,

De ma fille, monsieur, n'est point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il?

MME DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE, *avec une joie excessive.*

C'est me sauver la vie.

Quoi! vous daignez enfin lui refuser Julie?

Il ne l'épouse point? Madame, l'heureux jour!

Vous avez donc pitié de moi, de mon amour?

Eh bien! je dois, je puis vous le dire à vous-même;

Julie... il en est temps, vous savez si je l'aime,

Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé;

J'ai le bonheur... je suis... j'ose me croire aimé.

MME DE MELCOUR, *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,

Qu'elle vous aime ou non, monsieur, je suis sa mère;

Je l'ai dit, le répète, et c'est un dessein pris,

Je n'établirai point ma fille dans Paris:

Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.

(*avec finesse.*)

Par la même raison vous n'y pouvez prétendre ,
Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je ? je pourrois !

M^{ME} DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer ?...

TERVILLE.

Madame , au bout du monde ,
Par-tout , dans un désert.

M^{ME} DE MELCOUR , *à part , avec joie.*

Sa démence est profonde.

(*haut.*)

La province , monsieur , lorsqu'à Paris déjà...

TERVILLE.

La province , madame ? Eh ! l'on n'est bien que là .
C'est là qu'on sait aimer , qu'on jouit de son ame ,
Qu'on est heureux , je dis , heureux près de sa femme ;
Point de distraction , les moments les plus doux ;
On ne vit que pour elle , elle aussi que pour vous ;
Chaque jour , chaque instant , chaque lieu vous rassemble ;
On ne se quitte pas , on dine , on soupe ensemble .
Julie... Oh ! la province est un divin séjour !

M^{ME} DE MELCOUR , *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens , de demeure en un jour ?

Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame , au moment même ,

Je puis... vous le savez ; et je suis libre et j'aime.

M^{me} DE MELCOUR.

Bon ! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

M^{me} DE MELCOUR.

L'honneur, oui ; mais pourtant il vous faudroit, monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge ? Eh ! qu'à cela ne tienne.

(à part.)

Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne ;
O ciel ! si je pouvois !... Je crois l'apercevoir.

M^{me} DE MELCOUR, à part, très gaie.

Que de gens étonnés !

TERVILLE.

(à lui-même)

Je reviens. Quel espoir !

Dieux !

SCÈNE XII.

MADAME DE MELCOUR ; et, dans le fond , du théâtre,
M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN, ayant
chacun à la main un contrat.

M^{me} DE NOZAN, à Melcour.

Qu'elle cède enfin, que je la persuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade.
Je veux bien me porter. Madame, écoutez-moi.

Vous voyez ce papier ?

M^{me} DE MELCOUR, *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

M^{me} DE NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage, Arrangé, tout dressé, tout prêt, et qui m'engage A monsieur de Vilmon; vous entendez ?

M^{me} DE MELCOUR.

J'entends.

M^{me} DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cent mille francs.

MELCOUR, *à sa femme.*

Moi, je vous en propose un autre tout contraire, Où, grace à moi, Julie est nommée héritière, Et que madame encore a bien voulu dicter. Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter ?

M^{me} DE MELCOUR, *gaiement.*

Quoi ! deux contrats ?

M^{me} DE NOZAN.

Oui, deux. Par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

M^{me} DE NOZAN, *d'un ton dur.*

Ou ma nièce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

M^{me} DE NOZAN.

Épouse, non Jersac, mais Terville.

M^{me} DE MELCOUR.

Fort bien.

M^{me} DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

M^{me} DE NOZAN.

Vous riez? Mais, ma sœur, mais je dois me connoître:
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très inutilement; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite et faite sans retour.

M^{me} DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

M^{me} DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SCÈNE XIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR,
JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR, *à Julie.*

Venez, venez tomber aux pieds de votre mère,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE, *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;

Et je n'ai qu'une grace, hélas, à demander...

M^{me} DE NOZAN, *pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécile pleureuse;

Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.

(à madame de Melcour, d'un ton très ferme.)

Ou signez, ou je signe.

SCÈNE XIV.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR,
M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC,
MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE, accourant, à madame de Melcour; il se
place entre elle et sa fille.

Enfin je suis heureux.

JERSAC, accourant, à madame de Nozan.

Enfin je suis, madame, au comble de mes vœux :
Plus de charge.

TERVILLE, à madame de Melcour.

Je l'ai; je me fixe à Bayonne.

JERSAC, à madame de Nozan.

Je me fixe à Paris.

M^{me} DE MELCOUR.

Mais, monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC

Et monsieur, d'acheter.

TERVILLE, à madame de Melcour.

Nous venons de signer un écrit l'un et l'autre.

JERSAC, à madame de Nozan.

Chez vous-même, un dédit.

(*Il le montre.*)

TERVILLE, à Julie.

Quel bonheur est le nôtre !

JERSAC, à Julie.

Il veut dire le mien.

VILMON, étonné.

Qu'ai-je donc fait ici ?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous ?

MME DE NOZAN, à Terville.

Quoi ! monstre, vous aussi...

(*Terville va se placer à côté de madame de Nozan, et Jersac à côté de madame de Melcour.*)

TERVILLE.

(*à Melcour.*) (*à Vilmon.*)

O madame, mousieur, monsieur, mademoiselle !

Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle ?

(*à madame de Nozan.*)

Pardon, que voulez-vous ? Que faut-il ? Son bonheur ?

Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,

A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous reponde :

(*à Melcour.*)

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde ;

Je serai son ami, son époux, son amant.

Eh ! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime :
Mais ne disposez point de moi malgré moi-même.

M^{ME} DE NOZAN, à madame de Melcour.

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah ! j'ai trop désuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,
J'aime mieux m'éloigner et pleurer en silence ;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

(*en se jetant aux pieds de sa mère.*)

C'est votre fille, hélas, c'est moi qui vous conjure...

M^{ME} DE MELCOUR, attendrie.

Je ne résiste plus au cri de la nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune ; en un jour, je faisais le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime :
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.
Reste auprès de ta mère, et soyons tous heureux :
Je t'unis à Terville.

(*Elle signe.*)

TERVILLE.

O ciel !

JULIE.

Qu'entends-je ?

MELCOUR, avec joie.

Dieux !

M^{ME} DE NOZAN, avec joie.

Ma sœur !

M^{me} DE MELCOUR, à *Jersac*:

Vous ne venez, monsieur, dans ma famille...

M^{me} DE NOZAN.

Que pour compter des sacs et marchander sa fille.

M^{me} DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal!

Je viens en poste, exprès, marier mon rival;

On me trompe à plaisir; et, par un tour d'adresse,

On m'enlève à la fois ma charge et ma maîtresse.

Et je paierois encor ce dédit! Non, morbleu,

Non, fallût-il plaider pendant vingt ans. Adieu.

(*Il sort.*)

M^{me} DE NOZAN, à *Jersac*.

Je paierai le dédit.

SCÈNE XV.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME

DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON,

MADAME DE NOZAN.

M^{me} DE MELCOUR.

Embrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble!

JULIE.

O jour heureux pour moi !

M^{me} DE NOZAN, à Vilmon.

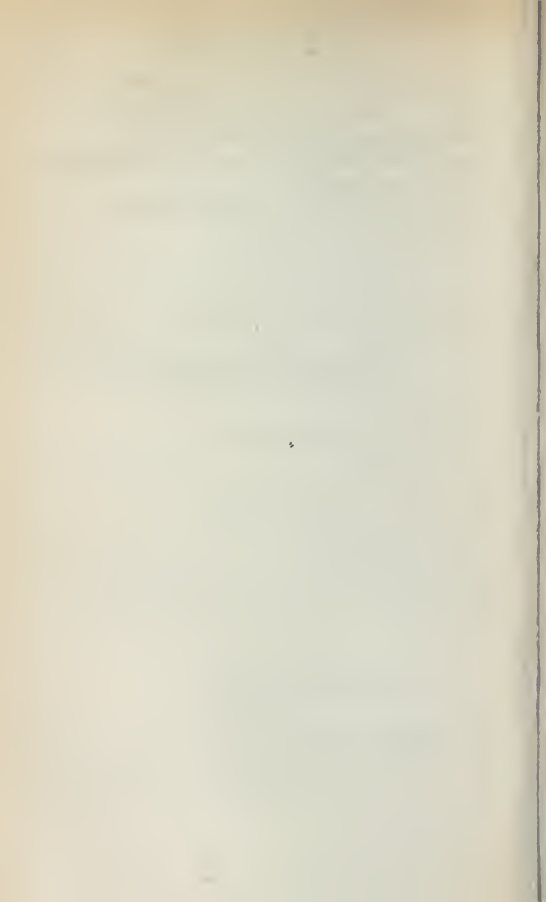
Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi ?

Ah ! ma sœur, pour jamais comptez sur ma tendresse.

(aux autres acteurs.)

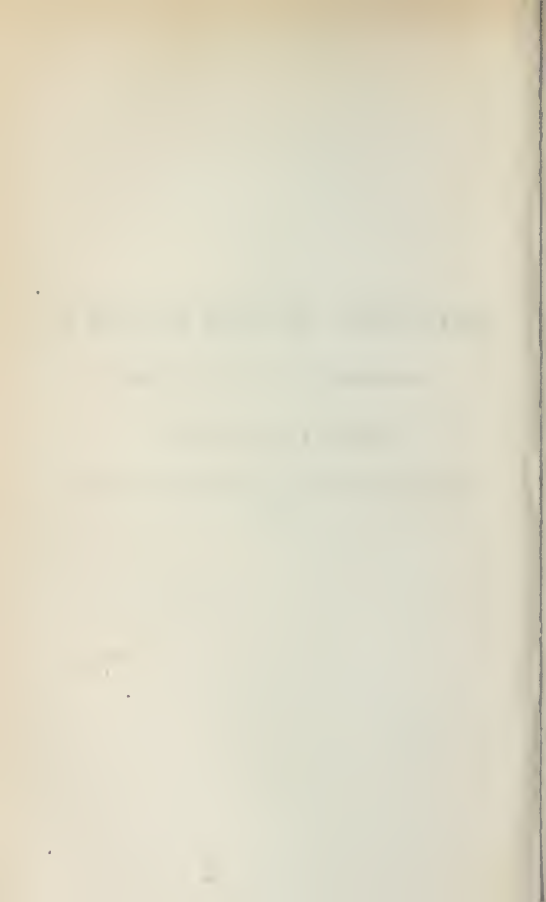
Vous voyez : rien ne peut résister à ma nièce.

FIN DE LA MÈRE JALOUSE.



LE
BOURRU BIENFAISANT,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
PAR GOLDONI,

Représentée , pour la première fois , le 4 novembre
1771.



NOTICE

SUR

GOLDONI.

CHARLES GOLDONI naquit à Venise en 1707. Il se sentit de bonne heure un penchant décidé pour le théâtre, et composa une comédie dès l'âge de huit ans. Ses parents le placèrent d'abord chez le procureur, et le firent recevoir avocat; mais à peine eut-il plaidé sa première cause, qu'il quitta le barreau et se mit à voyager. Nous n'entreprendrons pas de le suivre dans le cours de ses aventures, dont il a donné une relation fort amusante en trois volumes in-8°. Nous nous bornerons à dire qu'il fut le réformateur du théâtre en Italie, où il donna plus de cent cinquante pièces qui, pour la plupart,

ont obtenu un grand succès, et dont plusieurs ont été imitées sur la scène française. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de rapporter, pour prouver l'extrême facilité de cet auteur, qu'étant lié avec une troupe de comédiens à Venise il fit annoncer, à la fin de l'année 1749, que, dans le cours de la suivante, il seroit donné seize pièces nouvelles du sieur Goldoni sous des titres qui furent indiqués. Cet engagement extraordinaire fut rempli avec exactitude, et presque toutes ces pièces réussirent.

Goldoni vint en France en 1761, et ne put résister au desir de travailler pour le théâtre Français. Il y fit jouer *le Bourru Bienfaisant*. Cette comédie parut, pour la première fois, le 4 novembre 1771, et eut treize représentations. On la donne souvent encore, et elle fait toujours plaisir.

L'accueil que l'auteur italien avoit reçu à Paris le déterminà à s'y fixer. L'agrément de son esprit, son extrême gaieté, et l'aimable

franchise, qui étoit la base de son caractère, le faisoient desirer par-tout. Il devint aveugle sur la fin de ses jours, et il venoit d'obtenir une pension du gouvernement, lorsqu'il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

PERSONNAGES.

M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR, neveu de M. Géronte.

DORVAL, ami de M. Géronte.

VALÈRE, amoureux d'Angélique.

PICARD, laquais de M. Géronte.

Un LAQUAIS de M. Dalancour.

MADAME DALANCOUR.

ANGÉLIQUE, sœur de M. Dalancour.

MARTHON, gouvernante de M. Géronte.

La scène se passe dans un salon chez MM. Géronte et Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M. Géronte ; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour ; et la troisième, dans le fond, sert d'entrée et de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, et une table avec un échiquier.

LE

BOURRU BIENFAISANT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, Valère, je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah! si nous étions surpris...

VALÈRE.

Ma chère Angélique!...

MARTHON.

Partez, monsieur.

VALÈRE, à Marthon.

De grace, un instant; si je pouvois m'assurer...

MARTHON.

De quoi?

VALÈRE.

De son amour, de sa constance...

ANGÉLIQUE.

Ah! Valère, pourriez-vous en douter?

MARTHON.

Allez, allez, monsieur, elle ne vous aime que trop.

VALÈRE.

C'est le bonheur de ma vie.

MARTHON.

Partez vite. Si mon maître arrivoit...

ANGÉLIQUE, à *Marthon*.

Il ne sort jamais si matin.

MARTHON.

Cela est vrai. Mais dans ce salon (vous le savez bien), il s'y promène, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs? Il y joue très souvent. Oh! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALÈRE.

Pardonnez-moi; c'est l'oncle d'Angélique, je le sais: mon père étoit son ami; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTHON.

C'est un homme, monsieur, comme il n'y en a point: il est foncièrement bon, généreux; mais il est fort brusque et très difficile.

ANGÉLIQUE.

Oui : il me dit qu'il m'aime, et je le crois ; cependant toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALÈRE, à *Angélique*.

Mais qu'avez-vous à craindre ? Vous n'avez ni père ni mère : votre frère doit disposer de vous ; il est mon ami, je lui parlerai.

MARTHON.

Eh ! oui, fiez-vous à M. Dalancour !

VALÈRE, à *Marthon*.

Quoi ! pourroit-il me la refuser ?

MARTHON.

Ma foi, je crois que oui.

VALÈRE.

Comment ?

MARTHON.

Écoutez en quatre mots. (à *Angélique*.) Mon neveu, le nouveau clerc du procureur de monsieur votre frère, m'a appris ce que je vais vous dire. Comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin : mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié ; ne me vendez pas, au moins.

VALÈRE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTHON, *adressant la parole à Valère, à demi-voix et toujours regardant aux coulisses.*

M. Dalancour est un homme ruiné, abymé; il a mangé tout son bien, et peut-être celui de sa sœur; il est perdu de dettes. Angélique lui pèse sur les bras, et pour s'en débarrasser il voudroit la mettre dans un couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu! que me dites-vous là?

VALÈRE.

Comment! est-il possible? Je le connois depuis long-temps; Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois; mais...

MARTHON.

Vif! oh! très vif, presque autant que son oncle; mais il n'a pas les mêmes sentiments, il s'en faut de beaucoup.

VALÈRE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit. Son père étoit très content de lui.

MARTHON.

Eh! monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALÈRE.

Se pourroit-il que madame Dalancour?...

MARTHON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau changement. Monsieur Géronce ne s'est bronillé avec son neveu que par la sottie complaisance qu'il a pour sa femme; et... je n'en sais rien, mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du couvent.

ANGÉLIQUE, à Marthon.

Qu'entends-je? ma belle-sœur, que je croyois si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié! je ne l'aurois jamais pensé.

VALÈRE.

C'est le caractère le plus doux...

MARTHON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALÈRE.

Je la connois, et je ne peux pas le croire.

MARTHON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus recherchée dans sa parure? y a-t-il des modes qu'elle ne saisisse d'abord? y a-t-il des bals, des spectacles où elle n'aille pas la première?

VALÈRE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frère ne la quitte pas.

MARTHON.

Eh bien ! ils sont fous tous deux, et ils se ruinent ensemble.

VALÈRE.

Cela est inconcevable

MARTHON.

Allons, allons, monsieur, vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir ; sortez vite, et n'exposez pas mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALÈRE, à *Angélique*.

Tranquillisez-vous, ma chère Angélique ; l'intérêt ne formera jamais un obstacle...

MARTHON.

J'entends du bruit ; sortez vite.

(*Valère sort.*)

SCÈNE II.

MARTHON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !

MARTHON.

C'est sûrement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit ?

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTHON.

Au contraire, restez, et ouvrez-lui votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTHON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui; parlez-lui pour moi.

MARTHON.

Point du tout; il faut que vous lui parliez vous-même. Tout au plus, je pourrois le prévenir, et le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose; je lui parlerai après. (*Elle veut s'en aller.*)

MARTHON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non : appelez-moi; je n'irai pas loin.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MARTHON.

Qu'elle est douce ! qu'elle est aimable ! je l'ai vue naître ; je l'aime, je la plains, et je voudrois la voir heureuse. (*Apercevant M. Géronte.*) Le voici.

SCÈNE IV.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *adressant la parole à Marthon.*
Picard !

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE.

Que Picard vienne me parler.

MARTHON.

Oui, monsieur. Mais pourroit-on vous dire un mot ?

M. GÉRONTE, *fort et avec vivacité.*

Picard ! Picard !

MARTHON, *fort et en colère.*

Picard ! Picard !

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, PICARD, MARTHON.

PICARD, à *Marthon*.

Me voilà, me voilà.

MARTHON, à *Picard*, avec *humeur*.

Votre maître...

PICARD, à *M. Géronte*.

Monsieur...

M. GÉRONTE, à *Picard*.

Va chez mon ami Dorval; dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, monsieur; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

PICARD.

J'ai une commission.

M. GÉRONTE.

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu...

M. GÉRONTE, *vivement*.

Va-t'en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler...

M. GÉRONTE.

Va donc, coquin.

PICARD.

Quel homme!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

Le fat! le misérable! Non, je ne veux pas le voir; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité.

MARTHON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin: il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier! Oh! ce coup d'hier! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit.

(Il examine le jeu.)

MARTHON.

Monsieur, pourroit-on vous parler?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTHON.

Non? Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant...

M. GÉRONTE.

Eh bien ! qu'as-tu à me dire ? Dépêche-toi.

MARTHON.

Votre nièce voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTHON.

Bon !... C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites là ?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très sérieux. Je ne m'amuse guère ; mais, quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête, entends-tu ?

MARTHON.

Cette pauvre fille !...

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé ?

MARTHON.

On veut la mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE, *se levant*.

Dans un couvent ! Mettre ma nièce au couvent ! Disposer de ma nièce sans ma participation, sans mon consentement !

MARTHON.

Vous savez les dérangements de monsieur Dancour ?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les désordres de mon neveu, ni dans les folies de sa femme. Il a son bien ; qu'il le mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui : mais, pour ma nièce, je suis le chef de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTHON.

Tant mieux pour elle, monsieur ; tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chère enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle ?

MARTHON.

Elle est tout près d'ici, monsieur ; elle attend le moment...

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTHON.

Oui, elle le desire très fort ; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi ?

MARTHON.

Elle est timide...

M. GÉRONTE.

Eh bien ?

MARTHON.

Si vous lui parlez...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTHON.

Oui ; mais ce ton de voix...

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, et qu'elle s'en rapporte à mon cœur et non pas à ma voix.

MARTHON.

Cela est vrai, monsieur ; je vous connois , je sais que vous êtes bon, humain, charitable : mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant ; parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur

MARTHON.

Me le promettez-vous ?

M. GÉRONTE.

Je te le promets.

MARTHON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non.

(*Il commence à s'impatienter.*)

MARTHON.

Sur-tout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

GÉRONTE.

Elle a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité; ma petite nièce mérite qu'on la traite avec douceur.

SCÈNE VIII.

M. GÉRONTE; ANGÉLIQUE, *se tenant à quelque distance.*

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE, *s'avance en tremblant.*

Excusez, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire?

ANGÉLIQUE.

Marthon ne vous a-t-elle pas dit quelque chose?

M. GÉRONTE, *commençant avec tranquillité et s'échauffant peu à peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frère, de cet insensé, de cet extravagant, qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, et qui me manque encore de respect! (*Angélique veut s'en aller.*) Où allez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colère...

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Si je me mets en colère contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, et n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*à Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur... Marthon vous aura dit...

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marthon ; c'est de vous que je le veux savoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère...

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère...

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien ! aimez-vous le couvent ?

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez : mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*J'enrage ! (*en se contraignant.*) Approchez, je

vous comprends ; vous n'aimez donc pas le cou-
vent ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *un peu vivement*.

Ne craignez rien, je suis tranquille ; parlez-
moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part*.

Ah ! que nai-je le courage !...

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement*.

Oui, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez...

M. GÉRONTE, *vivement*.

Oui, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement*.

Oui ? Vous voulez vous marier, perdre la li-

berté, la tranquillité? Eh bien! tant pis pour vous; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colère.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de Valère!

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi! auriez-vous quelque amant?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ce n'est pas le moment; je lui ferai parler par sa gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un? Je veux savoir la vérité. Oui, je vous ferai du bien; mais à condition que vous le mériterez, entendez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement; avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *en hésitant et tremblant.*

Mais... non, monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu! je ne voudrois pas... (*à M. Géronte.*)
Monsieur...

M. GÉRONTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité. Je connois les femmes : vous êtes à présent une colombe ; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas! mon oncle, puisque vous êtes si bon...

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire...

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Écoutez-moi, mon cher oncle.

M. GÉRONTE, *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot.

M. GÉRONTE, *fort vivement*.

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant*.

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais; que vais-je devenir? Eh! ma chère Marthon ne m'abandonnera pas.

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE.

C'est une bonne fille; je suis bien aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination, j'aurois tâché de la contenter; mais elle n'en a point. Je verrai... je chercherai... Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas? Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu... Voilà l'arrangement de mes pièces; voilà celui de Dorval. Je place le roi à la case de sa tour. Dorval pousse son fou à la seconde case de son roi. Moi... échec; oui, et je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval? Oui, il a pris mon fou, et moi...

double échec avec le cavalier. Parbleu ! Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi ; je prends sa dame. Ce coquin, avec son roi, a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui ; le voilà dans mes filets ; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame ; oui, la voilà ; échec et mat ; c'est clair : échec et mat, cela est gagné... Ah, si Dorval venoit, je lui ferois voir. (*Il appelle.*) Picard !

SCÈNE X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, et d'un air très embarrassé.*

Mon oncle est tout seul : s'il vouloit m'écouter.

M. GÉRONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*Il appelle plus fort.*) Picard !

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien ! as-tu trouvé Dorval ?

SCÈNE XI.

M. GÉRONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à monsieur Gêronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle...

(*M. Gêronte, se retournant, aperçoit Dalancour, se lève brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, et sort par la porte du milieu.*)

SCÈNE XII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *souriant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je reconnois bien là mon ami Gêronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment, je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant*.

Oh ! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah ! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur ; mais...

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire ; mais, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, et je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois, je crois qu'on pourroit tout espérer de vous ; mais madame Dalancour...

M. DALANCOUR, *un peu vivement*.

Ma femme, monsieur ? Ah ! vous ne la connoissez pas ; tout le monde se trompe sur son compte, et mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, et que je vous découvre la vérité : elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé : elle m'a cru plus riche que je n'étois, je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime ; nous nous sommes mariés fort jeunes : je ne lui ai jamais

donné le temps de rien demander, de rien désirer; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir : c'est de cette manière que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme ! prévenir ses desirs ! La besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que, si elle avoit su mon état, elle eût été la première à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parcequ'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant*.

Mon pauvre ami !

M. DALANCOUR, *d'un air fâché*.

Quoi ?

DORVAL, *toujours en riant*.

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement*.

Vous moqueriez-vous de moi ?

DORVAL, *toujours en souriant*.

Point du tout. Mais... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, et je l'aimerai toute ma vie : je la connois ; je connois toute l'étendue de son mérite, et je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement ; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons ; je serois au désespoir de vous avoir déplu ; mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu.

DORVAL, *froidement.*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah ! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations!

DORVAL.

Mais encore il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps? Il n'y a que quatre ans que votre père est mort; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y remédier, et le remède a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets; j'ai entrepris des affaires; j'ai engagé mon bien, et j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très mal fait, mon cher ami; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, et il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour, elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle ; et la jeunesse, mon cher ami... quelquefois... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient j'ai formé le projet de la mettre dans un couvent.

DORVAL.

La mettre au couvent ; cela est bon : mais en avez-vous parlé à votre oncle ?

M. DALANCOUR.

Non ; il ne veut pas m'écouter : mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique ; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR, *vivement*.

Oh ! j'en suis sûr ; voyez-le, je vous en prie, tout à l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant ?

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons : holà, quelqu'un !

SCÈNE XIII.

PICARD, M. DALANCOUR, DORVAL.

PICARD, à *M. Dalancour*.

Monsieur.

M. DALANCOUR, à *Picard*.

Mon oncle est-il sorti ?

PICARD.

Non, monsieur ; il est descendu dans le jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le jardin ! à l'heure qu'il est !

PICARD.

Cela est égal, monsieur : quand il a de l'humeur, il se promène, il va prendre l'air.

DORVAL, à *M. Dalancour*.

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR, à *Dorval*.

Non, monsieur : je connois mon oncle ; il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais s'il alloit sortir, s'il ne remontoit pas ?

PICARD, à *Dorval*.

Pardonnez-moi, monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est : un demi-quart

d'heure lui suffit. D'ailleurs, monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement*.

Eh bien, mon cher ami, passez dans son appartement; faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle; il faut y remédier: je lui parlerai pour vous; mais à condition...

M. DALANCOUR, *vivement*.

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit. (*Il entre dans l'appartement de M. Gêronte.*)

SCÈNE XIV.

PICARD, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

Tu n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai dit; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons moments

où je pourrai lui parler ; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, monsieur ; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche ?

PICARD.

Je ne suis pas riche ; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfants ; je devrois être dans l'embaras : mais mon maître est si bon ! je les nourris sans peine, et on ne connoît pas chez moi la misère.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

M. DALANCOUR.

Ah ! le digne homme que mon oncle ! Si Dorval gaignoit quelque chose sur son esprit ! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin !... Si je pouvois cacher à ma femme !... Ah ! pourquoi l'ai-je trompée ? Pourquoi me suis-je trompé moi-même ? Mon oncle ne revient pas. Tous les moments sont précieux pour moi. Allons, en attendant, chez mon procureur... Que

j'y vais avec peine ! Il me flatte, il est vrai, que, malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps : mais la chicane est odieuse ; l'esprit souffre, et l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours !

(*Il veut s'en aller.*)

SCÈNE XVI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Voici ma femme.

M^{me} DALANCOUR.

Ah, ah ! vous voilà, mon ami ? Je vous cherche par-tout.

M. DALANCOUR.

J'allois sortir...

M^{me} DALANCOUR.

Je viens de rencontrer ce bourru... Il grondait, il grondait !

M. DALANCOUR.

Est-ce de mon oncle que vous parlez ?

M^{me} DALANCOUR.

Oui. J'ai vu un rayon de soleil ; j'ai été me promener dans le jardin, et je l'ai rencontré : il pes-

toit, il parloit tout seul et tout haut; mais tout haut... Dites-moi une chose... n'y a-t-il pas chez lui quelque domestique de marié?

M. DALANCOUR.

Oui.

M^{me} DALANCOUR.

Assurément, il faut que cela soit : il disoit du mal du mari et de la femme ; mais du mal !... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part*.

Je me doute bien de qui il parloit.

M^{me} DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

M^{me} DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi ? Lui ai-je manqué en rien ? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous et moi ; vous me le pardonnez bien. Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui. Mais dites-moi sincèrement, en a-t-il pour vous ? en a-t-il pour moi ? Il nous traite très durement, il nous hait souverainement ; moi sur-tout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre cour ?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais... quand nous lui ferions notre cour... il est notre oncle. D'ailleurs nous pourrions en avoir besoin.

M^{me} DALANCOUR.

Besoin de lui, nous ? Comment ? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement ? Vous êtes rangé ; je suis raisonnable ; je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, et nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération...

M^{me} DALANCOUR.

Mais oui ; je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis !

M^{me} DALANCOUR.

Mais vous me paraissez inquiet, rêveur ; vous avez quelque chose... vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

M^{me} DALANCOUR.

Pardonnez-moi ; je vous connois, mon cher

ami : si quelque chose vous fait de la peine , voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

C'est ma sœur qui m'occupe , voilà tout.

M^{me} DALANCOUR.

Votre sœur ? Pourquoi donc ? C'est la meilleure enfant du monde , je l'aime de tout mon cœur. Tenez , mon ami , si vous vouliez m'en croire , vous pourriez vous débarrasser de ce soin , et la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment ?

M^{me} DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un couvent ; et je sais de bonne part qu'elle en seroit très fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge , doit-elle avoir des volontés ?

M^{me} DALANCOUR.

Non ; elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parents. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas ?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

M^{me} DALANCOUR.

Bon ! étois-je plus âgée , quand nous nous sommes mariés ?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien ! irai-je de porte en porte lui chercher un mari.

M^{me} DALANCOUR.

Écoutez, écoutez-moi, mon cher ami ; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me trompe, m'être aperçue que Valère l'aime, et qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu ! que je souffre !

M^{me} DALANCOUR.

Vous le connoissez : y auroit-il pour Angélique un parti mieux assorti que celui-là ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Nous verrons ; nous en parlerons.

M^{me} DALANCOUR.

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grace ; permettez-moi de me mêler de cette affaire ; toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR, *très embarrassé.*

Madame...

M^{me} DALANCOUR.

Eh bien ?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

M^{me} DALANCOUR.

Non ? Pourquoi ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Mon oncle y consentiroit-il?

M^{me} DALANCOUR.

A la bonne heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui est dû : mais vous êtes le frère ; la dot est entre vos mains ; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, et que j'arrange à peu près l'article de l'intérêt.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non ; gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

M^{me} DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur ?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

M^{me} DALANCOUR.

Est-ce que...

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte : nous parlerons de cela à mon retour.

(*Il veut s'en aller.*)

M^{me} DALANCOUR

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle ?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

M^{me} DALANCOUR.

Écoutez; seroit-ce pour la dot?

M. DALANCOUR.

Je n'en sais rien. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

MADAME DALANCOUR.

Qu'est-ce que cela signifie? Je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari... Non, il est trop sage pour avoir rien à se reprocher.

SCÈNE XVIII.

MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *sans voir madame Dalancour.*

Si je pouvois parler à Marthon...

M^{me} DALANCOUR.

Ma sœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Madame.

M^{me} DALANCOUR, *avec amitié.*

Où allez-vous, ma sœur?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Je m'en allois, madame.

M^{me} DALANCOUR.

Ah, ah! vous êtes donc fâchée?

ANGÉLIQUE.

Je dois l'être.

M^{me} DALANCOUR.

Êtes-vous fâchée contre moi?

ANGÉLIQUE.

Mais, madame...

M^{me} DALANCOUR.

Écoutez, mon enfant. Si c'est le projet du couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part; au contraire. Je vous aime, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*

Qu'elle est fausse!

M^{me} DALANCOUR.

Qu'avez-vous? vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE, *à part.*Elle m'a bien trompée. (*Elle s'essuie les yeux.*)M^{me} DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas! ce sont les dérangements de mon frère.

M^{me} DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangements de votre frère?

ANGÉLIQUE.

Oui; personne ne le sait mieux que vous.

M^{me} DALANCOUR.

Que dites-vous là? Expliquez-vous, s'il vous plait.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR,
ANGÉLIQUE; PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

M. GÉRONTE.

Picard!

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE, *à Picard, vivement.*

Eh bien! Dorval?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre: il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, et tu ne me le dis pas?

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE, *apercevant Angélique et madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici? C'est mon salon. Je ne

veux pas de femme ici ; je ne veux pas de votre famille ; allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle..,

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je.¹

(*Angélique s'en va mortifiée.*)

SCÈNE XX.

PICARD, MADAME DALANCOUR,
M. GÉRONTE.

M^{me} DALANCOUR, à M. Géronte.

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie ; mais, de temps en temps, se tournant vers madame Dalancour.*

Cela est singulier ! Cette impertinente ! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

M^{me} DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas monsieur. Pour moi, je vous assure...

M. GÉRONTE *voudroit aller dans son appartement, mais il ne voudroit pas passer devant madame Delancour. Il dit à Picard :*

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre ?

PICARD.

Oui, monsieur.

M^{me} DALANCOUR, *s'apercevant de la contrainte de M. Gêronte, se recule.*

Passez, passez, monsieur ; je ne vous gêne pas.

M. GÊRONTE, *à madame Dalancour, en passant, et la saluant à peine.*

Serviteur. Je condamnerai cette porte.

(*Il entre chez lui ; Picard le suit.*)

SCÈNE XXI.

MADAME DALANCOUR.

Quel caractère ! Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus, c'est le trouble de mon mari, ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains ; je voudrois connoître la vérité, et je tremble de l'approfondir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORVAL, M. GÉRONTE.

M. GÉRONTE.

Allons jouer, et ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement*.

D'un sot, d'un imbécile, qui est l'esclave de sa femme, et la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise. (*Il s'assied.*)

DORVAL, *d'un ton compatissant, pendant qu'il
approche une chaise.*

Le pauvre garçon!

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh! je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas...

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez: jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, et je finis.

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GÉRONTE.

Oui, grace au ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GÉRONTE.

Oui; au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent...

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE, *plus vivement.*

Par conséquent, vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite : lui donner de l'argent ne serviroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, et je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, et dit fort doucement :*

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL, *en jouant.*

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE, *en jouant.*

Échec au roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille?

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah ! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*Il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu ; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE,

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas ?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura ! (*Il rêve un instant, se lève en appelant.*) Dorval !

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Écoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien ?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami.

DORVAL.

Oh ! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez , je vous la donne.

DORVAL.

Quoi ?

M. GÉRONTE.

Oui , ma nièce.

DORVAL.

Comment ?

M. GÉRONTE, *vivement*.

Comment ! comment ! Êtes-vous sourd ? ne m'entendez-vous pas ? Je parle clairement. Oui , si vous la voulez , je vous la donne.

DORVAL.

Ah ! ah !

M. GÉRONTE.

Et si vous l'épousez , outre sa dot , je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem ! qu'en dites-vous ?

DORVAL.

Mon cher ami , vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois ; je ne ferois que le bonheur de ma nièce.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Son frère!...

M. GÉRONTE.

Son frère! Son frère n'est rien... C'est moi qui en dois disposer. La loi, le testament de mon frère... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur-le-champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez-là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE, *fâché*.

Mais, mais. Voyons votre *mais*.

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize à quarante-cinq?

M. GÉRONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune; et je connois Angélique, ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr?

M. GÉRONTE.

Très sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon notaire; je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE, *vivement*.

Eh bien ! quoi ? Voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid ?

DORVAL.

Vous voudriez donc ?...

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, et cent mille livres de présent de noce ; cela vous fâche-t-il ?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Votre modestie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez?

M. GÉRONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien! j'y consens.

M. GÉRONTE, *avec joie.*

Vrai?

DORVAL.

Mais, à condition...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Qu'Angélique y consentira.

M. GÉRONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCÈNE II.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL.

(*M. Dalancour entre par la porte du fond ; il voit son oncle, il écoute en passant. Il se sauve chez lui ; mais il reste à la porte pour écouter.*)

M. GÉRONTE.

C'est le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami !

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon notaire ; tout sera prêt pour aujourd'hui. (*Il appelle.*) Picard !

SCÈNE III.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL,
PICARD.

M. GÉRONTE, à Picard.

Ma canne, mon chapeau.

(*Picard sort.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR,
à sa porte.

DORVAL.

J'irai, en attendant, chez moi.

SCÈNE V.

DORVAL, M. GÉRONTE, M. DALANCOUR,
PICARD.

*(Picard donne à son maître sa canne et son
chapeau, et rentre.)*

SCÈNE VI.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR,
à sa porte.

M. GÉRONTE.

Non, non : vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais
revenir ; vous dinerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon
homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.

Allez dans ma chambre ; écrivez ; envoyez la
lettre par Picard. Oui, Picard ira lui-même la

porter; c'est un bon garçon, sage, fidèle: je le gronde quelquefois, mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur?

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GÉRONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu!... (*Il sort.*)

(*M. Dalancour, au dernier mot, marque de la joie.*)

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *à soi-même.*

En vérité, tout ce qui m'arrive me paroît un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé!

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle? Il m'aime, il me plaint, il va chez son notaire; il vous a donné sa parole d'honneur: je vois bien ce que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai, de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc?

DORVAL.

J'espère bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui; et désormais, j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur: mais, jusqu'à présent...

M. DALANCOUR, *vivement*.

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur?

DORVAL.

Je vais vous le dire... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage...

M. DALANCOUR, *avec joie*.

Ma sœur! L'acceptez-vous?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi ; j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frère, que je vous embrasse de tout mon cœur !

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion...

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCÈNE VIII.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR,
DORVAL.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Ah ! madame Dalancour...

M^{me} DALANCOUR, *à M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix...

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà monsieur Dorval que je vous présente, en qualité de mon frère, d'époux d'Angélique.

M^{me} DALANCOUR, *avec joie.*

Oui?

DORVAL, *à madame Dalancour.*

Je serai bien flatté, madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation.

M^{me} DALANCOUR, *à Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*à part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari?

M. DALANCOUR, *à M. Dorval.*

Ma sœur le sait-elle?

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je ne le crois pas.

M^{me} DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir?

DORVAL

Non; il faudroit la prévenir : il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien ; je connois Angélique : d'ailleurs votre état, votre mérite... Laissez - moi faire ; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie ; ne gâtons rien : laissons faire monsieur Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

M^{me} DALANCOUR, *à part*.

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle pour y écrire ; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(*Il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCÈNE IX.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M^{me} DALANCOUR.

A ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

M^{me} DALANCOUR.

Votre oncle! Vous en a-t-il parlé? Vous a-t-il demandé votre consentement?

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement? N'avez-vous pas vu Dorval? Ne me l'a-t-il pas dit? Cela ne s'appelle-t-il pas demander mon consentement?

M^{me} DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de monsieur Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que...

M^{me} DALANCOUR.

C'est que... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

M^{me} DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la première fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*à madame Dalan-*

cour.) Ma chère femme, je vous demande pardon de tout mon cœur : mais vous connoissez mon oncle ; voulez-vous que nous nous brouillions davantage ? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur ? Le parti est bon , il n'y a rien à dire : mon oncle l'a choisi , tant mieux ; voilà un embarras de moins pour vous et pour moi.

M^{me} DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part : je vous en loue et vous admire ; mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier ? Est-ce votre oncle qui s'en chargera ? Seroit-il honnête , seroit-il décent ?...

M. DALANCOUR.

Vous avez raison...Mais il y a encore du temps, nous en parlerons.

M^{me} DALANCOUR.

Écoutez. J'aime Angélique, vous le savez ; cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle : cependant elle est votre sœur.

M. DALANCOUR.

Comment ! vous appelez ma sœur une ingrate ! Pourquoi ?

M^{me} DALANCOUR.

N'en parlons pas pour le présent. Je lui demanderai une explication entre elle et moi; et, ensuite...

M. DALANCOUR.

Non; je veux le savoir.

M^{me} DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami...

M. DALANCOUR, *très vivement*.

Non; je veux le savoir, vous dis-je.

M^{me} DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part*.

Ciel! je tremble toujours.

M^{me} DALANCOUR.

Votre sœur...

M. DALANCOUR.

Eh bien?

M^{me} DALANCOUR.

Je la crois du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi?

M^{me} DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire à moi-même que vos affaires étoient dérangées, et que...

M. DALANCOUR.

Mes affaires dérangées!... Le croyez-vous?

M^{me} DALANCOUR.

Non ; mais elle m'a parlé de façon à me faire croire qu'elle me soupçonnoit d'en être la cause , ou du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Vous ? Elle vous soupçonne , vous ?

M^{me} DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas , mon cher ami. Je vois bien qu'elle n'a pas le sens commun.

M. DALANCOUR, *avec passion.*

Ma chère femme !

M^{me} DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi , tenez , je n'y pense pas. Tout vient de là ; votre oncle est la cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh non ! mon oncle n'est pas méchant.

M^{me} DALANCOUR.

Il n'est pas méchant ! Ciel ! y a-t-il rien de pis sur la terre ? Tout à l'heure encore , ne m'a-t-il pas fait voir ?... Mais je le lui pardonne.

SCÈNE X.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à *M. Dalancour*.

Monsieur, on vient d'apporter cette lettre pour
VOUS.

M. DALANCOUR, *empressé, prend la lettre.*

Donne. *(Le laquais sort.)*

SCÈNE XI.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, à part, *avec agitation.*

Voyons. C'est de mon procureur.

(Il ouvre la lettre.)

M^{me} DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit?

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

Un moment.

*(Il se retire à l'écart, il lit tout bas, et marque
du chagrin.)*

M^{me} DALANCOUR, à part.

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR, *après avoir lu.*

Je suis perdu.

M^{me} DALANCOUR, à part.

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR, à part, avec la plus grande agitation.

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

M^{me} DALANCOUR, en pleurant.

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le-moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez : voilà mon état.

(Il lui donne la lettre et sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DALANCOUR.

Je tremble. (*Elle lit.*) « Tout est perdu, monsieur; les créanciers n'ont pas voulu signer. La sentence vient d'être confirmée; elle vous sera signifiée. Prenez-y garde, il y a pris de corps. » Ah! qu'ai-je lu? Que viens-je d'apprendre? Mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté!... Mais... comment cela se peut-il? point de jeu... point de sociétés dangereuses... point de faste... pour lui .. Seroit-ce pour moi? Ah! dieu! quelle lumière affreuse vient m'éclairer. Les re-

proches d'Angélique, cette haine de monsieur Gêronte, ce mêpris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, et je le suis peut-être autant que lui... Mais quel remède à cette cruelle situation? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement et de chagrin?... Eh! si j'en suis la cause... involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même? Oui, quand je devrois me jeter à ses pieds... Mais, avec ce caractère âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir?... Irai-je m'exposer à ses duretés?... Ah! qu'importe? que sont toutes les humiliations auprès de l'état affreux de mon mari? Oui, j'y cours; cette seule idée doit me donner du courage.

(*Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de M. Gêronte.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DALANCOUR, MARTHON.

MARTHON.

Que faites-vous ici, madame? Monsieur Dalancour s'abandonne au désespoir.

M^{me} DALANCOUR.

Ciel! je vole à son secours. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

MARTHON.

Quels malheurs! quels désordres! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien... Qui vois-je?

SCÈNE XV.

MARTHON, VALÈRE.

MARTHON.

Monsieur, que venez-vous faire ici? Vous avez mal pris votre temps. Toute la maison est dans le chagrin.

VALÈRE.

Je m'en doutois bien; je viens de quitter le

procureur de Dalancour, et je viens lui offrir ma bourse et mon crédit.

MARTHON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALÈRE.

Monsieur Géronte est-il chez lui?

MARTHON.

Non. Le domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son notaire.

VALÈRE.

Chez son notaire?

MARTHON.

Oui; il a toujours des affaires. Mais, est-ce que vous voudriez lui parler?

VALÈRE.

Oui; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de monsieur Dalancour. Je suis seul, j'ai du bien, j'en puis disposer. J'aime Angélique; je viens lui offrir de l'épouser sans dot, et de partager avec elle mon état et ma fortune.

MARTHON.

Que cela est bien digne de vous! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALÈRE.

Croyez-vous que je puisse me flatter?...

MARTHON, *avec joie.*

Oui ; d'autant plus que mademoiselle est dans les bonnes graces de son oncle , et qu'il veut la marier.

VALÈRE.

Il veut la marier ?

MARTHON, *avec joie.*

Oui.

VALÈRE.

Mais, si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTHON, *après un moment de silence.*

Cela se pourroit bien.

VALÈRE.

Est-ce une consolation pour moi ?

MARTHON.

Pourquoi pas ? (*en se tournant vers la coulisse.*) Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE XVI.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Je suis tout effrayée.

VALÈRE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE, à Valère.

Mon pauvre frère...

MARTHON, à Angélique.

Toujours de même?

ANGÉLIQUE, à Marthon.

Il est un peu plus tranquille.

MARTHON.

Écoutez, écoutez, mademoiselle : monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous et pour votre frère.

ANGÉLIQUE.

Pour lui aussi?

MARTHON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire!

VALÈRE, bas, à Marthon.

Ne lui dites rien. (*se tournant du côté d'Angélique.*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas?

MARTHON.

Mais il faudra en parler à monsieur Gêronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger.

MARTHON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je? Voyons : consultons. Mais j'entends quelqu'un. (*Elle court vers l'appartement de M. Gêronte et revient.*)

C'est monsieur Dorval. (à *Valère*.) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, et nous parlerons à notre aise.

VALÈRE, à *Angélique*.

Si vous voyez votre frère...

MARTHON.

Eh! venez donc, monsieur, venez donc.

(*Elle le pousse, le fait sortir, et elle sort avec lui.*)

SCÈNE XVII.

DORVAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, à soi-même.

Que ferai-je ici avec monsieur Dorval? Je puis m'en aller.

DORVAL, à *Angélique*, qui va pour sortir.

Ah! mademoiselle... mademoiselle!

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu monsieur votre oncle? ne vous a-t-il rien dit?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Est-il rentré?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah! bon; elle ne sait encore rien.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde?

DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGÉLIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous... sérieusement.

ANGÉLIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Hem! Qu'en dites-vous? (*Angélique ne marque toujours que de la modestie.*) Seriez-vous bien aise de vous marier?

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus ?

ANGÉLIQUE, *avec un peu de curiosité.*

Mais... tout comme il vous plaira, monsieur

DORVAL.

C'est que le choix en est déjà fait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ciel ! que je crains !

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je erois.

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander...

DORVAL.

Quoi, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE, *toujours en tremblant.*

Connoissez-vous celui qu'on m'a destiné ?

DORVAL.

Oui, je le connois ; et vous le connoissez aussi.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi ?

DORVAL.

Certainement, vous le connoissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserois-je...

DORVAL.

Parlez, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme?

DORVAL.

Le nom du jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais... Si ce n'étoit pas tout-à-fait un jeune homme?

ANGÉLIQUE, *à part, avec agitation.*

Ciel!

DORVAL.

Vous êtes sage... Vous dépendez de votre oncle...

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier?

DORVAL.

Qu'appellez-vous sacrifier?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon!
Qui pourroit lui avoir donné ce conseil? Qui
est-ce qui lui auroit proposé ce parti?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais... ce parti... Sic'étoit moi, mademoiselle?..

ANGÉLIQUE, *avec de la joie.*

Vous, monsieur? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux?

ANGÉLIQUE.

Oui : je vous connois, vous êtes raisonnable, vous êtes sensible ; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espère que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah ! ah ! cela n'est pas mal. (*à Angélique.*)
Mademoiselle !

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu ?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Ah, monsieur !

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit ; je l'avois bien prévu : heureusement je n'en suis pas amoureux, mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner?

DORVAL.

Un peu.

ANGÉLIQUE, *avec passion et fermeté.*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant! j'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien! mademoiselle... je le serai... je vous le promets... Je parlerai à votre oncle pour vous; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite!

ANGÉLIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon père. (*Elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chère enfant!

SCÈNE XVIII.

DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaieté, à sa manière.*

Bon, bon, courage! J'en suis ravi, mes enfants. (*Angélique se retire toute mortifiée, et Dorval sourit.*) Comment donc? est-ce que ma présence vous fait peur? Je ne condamne pas des empressements légitimes. Tu as bien fait, toi, Dorval, de la prévenir. Allons, mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE, *à Angélique, avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; et quand j'arrive, tu t'éloignes. Avance-toi. (*à Dorval, en colère.*) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur: je

veux bien que l'on rie : mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager ; entendez-vous, monsieur le rieur ? Venez ici, et écoutez-moi.

DORVAL.

Mais écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, à *Angélique*.

Approchez donc.

(*Il veut la prendre par la main.*)

ANGÉLIQUE, en pleurant.

Mon oncle...

M. GÉRONTE, à *Angélique*.

Tu pleures, tu fais l'enfant. Tu te moques de moi, je crois. (*Il la prend par la main, et la force de s'avancer au milieu du théâtre ; ensuite il se tourne du côté de Dorval, et lui dit avec une espèce de gaieté :*) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler, au moins.

M. GÉRONTE, vivement.

Paix !

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE, vivement.

Paix. (*Il change de ton et dit tranquillement :*) J'ai été chez mon notaire ; j'ai tout arrangé : il a fait la minute devant moi ; il l'apportera tantôt, et nous signerons.

DORVAL.

Mais, si vous vouliez m'écouter...

M. GÉRONTE.

Paix ! Pour la dot, mon frère a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part ; mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui les auront mal faites ; la dot ne peut pas périr ; et en tout cas c'est moi qui vous en répons.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus.

DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très bien ; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE, *vite et en tremblant.*

Moi, monsieur?...

M. GÉRONTE.

Je voudrais bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne et ce que je fais, je le fais, je le veux et je l'ordonne pour ton bien ; entends-tu ?

DORVAL.

Je parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire ?

DORVAL.

Que j'en suis fâché, mais que ce mariage ne peut pas se faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu ! (*Angélique s'éloigne tout effrayée, Dorval recule aussi.*) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui, mais à condition...

M. GÉRONTE, *se retournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente ? Si je pouvois le croire... Si je pouvois m'en douter... (*Il la menace.*)

DORVAL, *sérieusement.*

Non, monsieur ; vous avez tort.

M. GÉRONTE, *se tournant vers Dorval.*

C'est donc vous qui me manquez ?

(*Angélique saisit le moment et se sauve.*)

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, DORVAL.

M. GÉRONTE *continue*.

Qui abusez de mon amitié et de mon attachement pour vous?

DORVAL, *haussant la voix*.

Mais écoutez les raisons...

M. GÉRONTE.

Point de raisons; je suis un homme d'honneur, et si vous l'êtes aussi, allons tout à l'heure... (*en se retournant, il appelle.*) Angélique!

DORVAL, *en se sauvant*.

Peste soit de l'homme! il me pousseroit à bout.

M. GÉRONTE.

Où est-elle? Angélique! Holà! quelqu'un!

SCÈNE XX.

M. GÉRONTE, *il appelle toujours*.

Picard! Marthon! la Pierre! Courtois!... Mais je la trouverai. C'est vous à qui j'en veux. (*Il se tourne et ne voit plus Dorval : il reste interdit.*) Comment donc! il me plante là? (*Il appelle.*) Dorval! mon ami Dorval! Ah l'indigne! ah l'ingrat! Holà! quelqu'un! Picard!

SCÈNE XXI.

PICARD, M. GÉRONTE.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Coquin ! tu ne réponds pas ?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux ! je t'ai appelé dix fois.

PICARD.

J'en suis fâché...

M. GÉRONTE.

Dix fois, malheureux !

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval ?

PICARD, *brusquement.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il ?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement*.

Comment est-il parti?

PICARD, *brusquement*.

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très fâché*.

Ah! pendard! est-ce ainsi que l'on répond à son maître? (*Il le menace et le fait reculer.*)

PICARD, *en reculant, d'un air très fâché*.

Monsieur, renvoyez-moi...

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux! (*Il le menace, le fait reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise et la table; M. Géronte court à son secours et le fait lever.*)

PICARD.

Ah! (*Il s'appuie au dos de la chaise, et il marque beaucoup de douleur.*)

M. GÉRONTE, *embarrassé*.

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré et à part*.

J'en suis fâché. (*à Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaie et marche mal*.

Je crois que oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement*.

Va-t'en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, monsieur?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Va-t'en chez ta femme, qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse, et veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, et attendri.*

Quel maître!

M. GÉRONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh! non, monsieur: j'espère que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent? Est-ce par orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? Crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent, prends-le, mon ami; ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, monsieur; je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Va-t'en tout à l'heure.

PICARD.

Oui, monsieur. (*Il marche mal.*)

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends ; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur...

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je ; je le veux.

PICARD prend la canne et dit en s'en allant :

Quelle bonté ! (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE.

C'est la première fois de ma vie... Peste soit de ma vivacité ! (*se promenant à grands pas.*)

C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTHON.

Monsieur, voulez-vous dîner ?

M. GÉRONTE, très vivement.

Va-t'en à tous les diables. (*Il court et s'enferme dans son appartement.*)

SCÈNE XXIII.

MARTHON.

Bon ! fort bien. Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique ; autant vaut que Valère s'en aille.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PICARD, MARTHON.

(Picard entre par la porte du milieu, Marthon par celle de M. Dalancour.)

MARTHON.

Vous voilà donc de retour?

PICARD, *ayant la canne de son maître.*

Oui. Je boîte un peu; mais cela n'est rien, j'ai eu plus de peur que de mal : cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.

MARTHON.

Allons, allons, à quelque chose malheur est bon.

PICARD, *d'un air content.*

Mon pauvre maître! Ma foi, ce trait-là m'a touché jusqu'aux larmes; il m'auroit cassé la jambe, que je lui aurois pardonné.

MARTHON.

Il a un cœur!... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.

PICARD.

Qui est-ce qui n'en a pas?

MARTHON.

Allez, allez le voir. Savez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné?

PICARD.

Pourquoi donc?

MARTHON.

Eh! il y a des choses, mon enfant, des choses terribles dans cette maison.

PICARD.

Je le sais : j'ai rencontré votre neveu, et il m'a tout conté. C'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sait-il, mon maître?

MARTHON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah! qu'il en sera fâché!

MARTHON.

Oui; et la pauvre Angélique?

PICARD.

Mais Valère...

MARTHON.

Valère! Valère est toujours ici; il n'a pas voulu s'en aller : il est là; il encourage le frère; il regarde la sœur; il console madame. L'un pleure,

l'autre soupire, l'autre se désespère. C'est un chaos, un véritable chaos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargée de parler à monsieur?...

MARTHON.

Oui, je lui parlerai; mais à présent il est trop en colère.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTHON.

Allez; et, si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, et je vous en donnerai des nouvelles

(Il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte et il ferme la porte.)

MARTHON.

Oui, mon cher ami. Allez doucement.

SCÈNE II.

MARTHON.

C'est un bon garçon que ce Picard ; doux , honnête , serviable : c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde , moi.

SCÈNE III.

MARTHON, DORVAL.

DORVAL, *parlant bas et souriant.*

Eh bien , Marthon ?

MARTHON.

Monsieur , votre très humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

Monsieur Géronte est-il toujours en colère ?

MARTHON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela ; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi ?

MARTHON.

Contre vous , monsieur ? il s'est fâché contre vous ?

DORVAL, *en riant et parlant toujours.*

Sans doute; mais cela n'est rien : je le connois; je parie que, si je vais le voir, il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTHON.

Cela se pourroit bien; il vous aime, il vous estime; vous êtes son ami unique... C'est singulier cependant : un homme vif comme lui! et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique...

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si longtemps notre liaison.

MARTHON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir mademoiselle Angélique. Où est-elle?

MARTHON, *avec passion.*

Elle est avec son frère. Savez-vous tous les malheurs de son frère?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas, oui; tout le monde en parle.

MARTHON.

Et qu'est-ce qu'on en dit?

DORVAL.

Peux-tu le demander? Les bons le plaignent,

les méchants s'en moquent, et les ingrats l'abandonnent.

MARTHON.

Ah ciel! Et cette pauvre demoiselle?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTHON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit? Je m'intéresse trop à elle pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valère...

MARTHON, *en riant*.

Ah! ah! Valère?

DORVAL.

Le connoissez-vous?

MARTHON.

Beaucoup, monsieur; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux; vous me seconderez.

MARTHON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique...

MARTHON.

Et ensuite si Valère...

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTHON, *en souriant.*

Allez, allez chez monsieur Dalancour. Vous ferez d'une pierre deux coups.

DORVAL.

Comment donc ?

MARTHON.

Il est là.

DORVAL.

Valère ?

MARTHON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise ; j'y vais de ce pas.

MARTHON.

Attendez, attendez ; voulez-vous que je vous fasse annoncer ?

DORVAL, *en riant.*

Bon ! irai-je me faire annoncer chez mon beau-frère ?

MARTHON.

Votre beau-frère ?

DORVAL.

Oui.

MARTHON.

Qui donc ?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien?

MARTHON.

Non.

DORVAL.

Eh bien ! tu le sauras une autre fois.

(Il entre chez M. Dalancour.)

SCÈNE IV.

MARTHON.

Il est fou...

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

Reste là ; je ferai porter la lettre par un autre :
reste là... je le veux... *(Il se retourne.)* Marthon !

MARTHON.

Monsieur ?

M. GÉRONTE.

Va chercher un domestique, et qu'il aille tout
à l'heure porter cette lettre à Dorval. *(se tour-*

nant vers la porte de son appartement.) L'imbécile! il boite encore, et il voudroit sortir! (à Marthon.) Va donc.

MARTHON.

Mais, monsieur...

M. GÉRONTE.

Dépêche-toi...

MARTHON.

Mais Dorval...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTHON.

Il est ici.

M. GÉRONTE.

Qui?

MARTHON.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où?

MARTHON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici?

MARTHON.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

MARTHON.

Chez monsieur Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour ! Dorval chez Dalancour ! Je vois à présent ce que c'est ; je comprends tout. (*à Marthon.*) Va chercher Dorval ; dis-lui de ma part... Non , je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement. Si tu y mets les pieds , je te renvoie sur-le-champ. Appelle les gens de ce misérable... Point du tout, qu'ils ne viennent pas... Vas-y toi ; oui , oui ; qu'il vienne tout de suite. Eh bien ?

MARTHON.

Irai-je ? ou n'irai-je pas ?

M. GÉRONTE.

Vas-y ; ne m'impatiente pas davantage.

(*Marthon entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE.

Oui , c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abyme affreux ce malheureux est tombé ; oui , il l'a su avant moi ; et je n'en aurois rien su encore , si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même ; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu : il est là , il l'examine peut-être pour s'en assurer

davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? Je l'aurois persuadé, je l'aurois convaincu. . . Pourquoi n'a - t - il pas parlé ? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le temps ? Point du tout ; il n'avoit qu'à attendre, il n'avoit qu'à rester ; ma fougue se seroit calmée et il auroit parlé. Neveu indigne ! traître ! perfide ! tu as sacrifié ton bien, ton honneur. Je t'ai aimé, scélérat ! je ne t'ai aimé que trop ; je t'effacerai tout - à - fait de mon cœur et de ma mémoire... Sors d'ici ; va périr ailleurs... Mais où iroit-il ? N'importe, je n'y pense plus ; c'est sa sœur qui m'intéresse, c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins... Dorval est mon ami, Dorval l'épousera ; je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable ; mais je n'abandonnerai jamais l'innocente.

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé, se jette aux pieds de M. Géronte.*

Ah ! mon oncle, écoutez-moi, de grace !

M. GÉRONTE, *se retourne, voit Dalancour et recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux ? lève-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*

Mon cher oncle ! voyez le plus malheureux des hommes ; de grace , écoutez-moi.

M. GÉRONTE, *un peu touché, mais toujours avec colère.*

Lève-toi, te dis-je.

M. DALANCOUR, *à genoux.*

Vous dont le cœur est si généreux , si sensible , m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour , et d'un amour honnête et vertueux ? J'ai eu tort , sans doute , de m'écarter de vos conseils , de négliger votre tendresse paternelle ; mais , mon cher oncle , au nom du sang qui m'a donné la vie , de ce sang qui vous est commun avec moi , laissez-vous toucher , laissez-vous fléchir.

M. GÉRONTE, *peu à peu s'attendrit et s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, et dit à part :*

Quoi ! tu oses encore !...

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole : un sentiment plus digne de vous m'anime , c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir ? Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte noblement ; et je réponds , pour ma femme et pour moi , que l'indigence n'effraiera

pas nos cœurs, quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse, et votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux!... tu mériterois... Mais je suis un imbécile; cette espèce de fanatisme du sang me parle en faveur d'un ingrat! Lève-toi, traître! je paierai tes dettes, et par là je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*

Eh! non, mon oncle, je vous réponds... Vous verrez par ma conduite...

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette...

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, je vous jure; ce n'est point la faute de ma femme: vous ne la connoissez pas...

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Tu la défends! tu mens devant moi! Prends garde: il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée... Oui, oui, je la révoquerai; tu n'auras rien

de moi. Ta femme, ta femme ! je ne peux la souffrir, je ne veux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah ! mon oncle, vous me déchirez le cœur !

SCÈNE VIII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR.

M^{me} DALANCOUR.

Hélas ! monsieur, si vous me croyez la cause des dérangements de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois ; le monde m'a entraînée, l'exemple m'a séduite ; j'étois contente, et je me croyois heureuse : mais je paroissais coupable, cela suffit ; et pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits, je souscris à votre fatal arrêt ; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grâce : modérez votre haine pour moi ; excusez mon sexe, mon âge ; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour...

M. GÉRONTE.

Eh ! madame, croyez-vous m'abuser ?

M^{me} DALANCOUR.

O ciel ! il n'est donc plus de ressource ! Ah ! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu... Je me meurs.

(*Elle tombe sur un fauteuil ; M. Dalancour court à son secours.*)

M. GÉRONTE, inquiet, ému, touché.

Holà ! quelqu'un ! Marthon !

SCÈNE IX.

M GÉRONTE, MARTHON, M. DALANCOUR,
MADAME DALANCOUR.

MARTHON.

Monsieur, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE, *vivement*.

Voyez... là... allons ; allez, voyez, portez-lui du secours.

M^rARTHON.

Madame, madame, qu'est-ce que c'est donc ?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marthon*.

Tenez, tenez, voici de l'eau de Cologne. (*à M. Dalancour.*) Eh bien !

M. DALANCOUR.

Ah ! mon oncle !..

M. GÉRONTE *s'approche de madame Dalancour, et lui dit brusquement* :

Comment vous trouvez-vous ?

M^{me} DALANCOUR, *se levant tout doucement et avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma faiblesse, c'est le cœur qui parle ; je recouvrerai mes forces , je partirai , je soutiendrai mon malheur.

(*M. Géronte s'attendrit, mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah ! mon oncle , souffrirez-vous...

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*à madame Dalancour brusquement.*)
Restez à la maison avec votre mari.

M^{me} DALANCOUR.

Ah , monsieur !

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah ! mon cher oncle !

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Écoutez : mes épargnes n'étoient pas pour moi ; vous les auriez trouvées un jour : vous les mangez aujourd'hui , la source en est tarie ; prenez-y garde : si la reconnaissance ne vous touche pas , que l'honneur vous y engage.

M^{me} DALANCOUR.

Votre bonté...

M. DALANCOUR

Votre générosité...

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE, à *Marthon*.

Tais-toi, bavarde.

MARTHON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien : ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour mademoiselle Angélique ?

M. GÉRONTE, *vivement*.

A propos, où est-elle ?

MARTHON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son prétendu y est-il ?

MARTHON.

Son prétendu ?

M. GÉRONTE.

Oui : est-ce qu'il est courroucé ? est-ce qu'il ne veut plus me voir ? seroit-il parti ?

MARTHON.

Monsieur... son prétendu... y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTHON.

Angélique et son prétendu?

M. GÉRONTE, *vivement*.

Oui, Angélique et son prétendu.

MARTHON.

Tant mieux. Tout à l'heure, monsieur. (*en s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfants; n'ayez pas peur.

SCÈNE X.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL,
M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME
DALANCOUR, MARTHON.

M. GÉRONTE, *voyant Valère et Dorval*.

Qu'est-ce que cela? Que veut-il, cet autre?

MARTHON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu et le témoin.

M. GÉRONTE, *à Angélique*.

Approchez.

ANGÉLIQUE *s'approche en tremblant, et adresse la parole à madame Dalancour.*

Ah! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander!

MARTHON, *à madame Dalancour*.

Et moi aussi, madame...

M. GÉRONTE, à *Dorval*.

Venez ici, monsieur le prétendu. Eh bien !
êtes-vous encore fâché ? Ne viendrez-vous pas ?

DORVAL.

Est-ce moi ?

M. GÉRONTE.

Vous-même.

DORVAL.

Pardonnez-moi ; je ne suis que le témoin.

M. GÉRONTE.

Le témoin ?

DORVAL.

Oui, voilà le mystère. Si vous m'aviez laissé
parler...

M. GÉRONTE.

Du mystère ! (à *Angélique*.) Il y a du mystère ?

DORVAL, d'un ton sérieux et ferme.

Écoutez-moi, mon ami. Vous connoissez Va-
lère : il a su les désastres de cette maison ; il est
venu offrir son bien à monsieur Dalancour, et
sa main à Angélique. Il l'aime, il est prêt à l'é-
pouser sans dot, et à lui assurer un donaire de
douze mille livres de rente. Je vous connois, je
sais que vous aimez les belles actions ; je l'ai re-
tenu, et je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE, fort en colère et à *Angélique*.

Tu n'avois pas d'inclination ? Tu m'as trompé.

Non, je ne le veux pas : c'est une supercherie de part et d'autre ; je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle...

VALÈRE, *d'un air passionné et suppliant.*

Monsieur...

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon!...

M^{me} DALANCOUR.

Vous êtes si généreux!...

MARTHON.

Mon cher maître!...

M. GÉRONTE, *à part, et touché.*

Maudit soit mon chien de caractère ! Je ne puis pas garder ma colère comme je le voudrois. Je me soufflerois volontiers. (*Tous à-la-fois répètent leurs prières et l'entourent.*) Taisez-vous, laissez-moi ; que le diable vous emporte, et qu'il l'épouse.

MARTHON, *fort.*

Qu'il l'épouse sans dot ?

M. GÉRONTE, *à Marthon vivement.*

Comment sans dot ! Est-ce que je marierai ma nièce sans dot ? Est-ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot ? Je connois Valère ; l'action généreuse qu'il vient de se propo-

ser mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, et les cent mille livres que je lui ai promises.

VALÈRE.

Que de graces!

ANGÉLIQUE.

Que de bontés!

M^{me} DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTHON.

Vive mon maître!

DORVAL.

Vive mon bon ami!

(*Tous à-la-fois l'entourent, l'accablent de caresses, et répètent ses éloges.*)

M. GÉRONTE *tâche de se débarrasser et crie fort.*

Paix, paix, paix! (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE XI.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL,
M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME
DALANCOUR, MARTHON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi; tout le monde est prié.
Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN DU BOURRU BIENFAISANT.

LA
FEINTE PAR AMOUR,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
PAR DORAT.

Représentée, pour la première fois, le 31 juillet
1773.

NOTICE

SUR

DORAT.

CLAUDE-JOSEPH DORAT, né à Paris en 1734, étoit fils d'un auditeur des comptes. Ses parents le destinoient à la robe ; il parut préférer l'épée, et à l'âge de vingt-trois ans il entra dans les mousquetaires. Tout le monde connoît le poëme de la Déclamation, que l'on regarde avec raison comme son meilleur ouvrage. Nous ne parlerons point de ses autres productions. Nous citerons seulement ses pièces de théâtre. La première qu'il fit représenter fut *Zulica*, tragédie, jouée le 7 janvier 1760, et retirée le lendemain. Elle reparut le 12 avril avec des corrections, et ne fut donnée que sept fois.

Son second essai fut encore moins heureux : *Théagène*, tragédie, donnée le 28 février 1763, n'eut qu'une représentation.

Ces deux chutes éloignèrent Dorat du théâtre pendant dix ans ; mais, comme pour se dédommager, il fit paroître le même jour, 31 juillet 1773, *Régulus*, tragédie en trois actes, et *la Feinte par Amour*, comédie en trois actes, en vers. Ces deux pièces furent jouées treize fois, et la dernière est restée au répertoire.

Adélaïde de Hongrie, tragédie, mise au théâtre le 26 août 1774, fut donnée seize fois.

Le Célibataire, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 septembre 1775, eut seize représentations très suivies.

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes et en vers, obtint douze représentations ; la première est du 7 décembre 1776.

Le Chevalier français à Turin, et *le Chevalier français à Londres*, comédies en vers, la première en quatre actes, et la seconde en trois, furent données le même jour 21 novembre 1778, et obtinrent du succès ; mais à la troisième re-

présentation, l'auteur retrancha un acte entier de la première de ces deux pièces.

Roséide ou *l'Intrigant*, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 octobre 1779, ne fut jouée que huit fois.

Pierre-le-Grand, tragédie, représentée avec succès le premier décembre 1779, est le même sujet que *Zulica*, sous d'autres noms. Cette pièce n'est pas restée au répertoire.

Dorat avoit encore composé *les Prôneurs*, ou *le Tartufe littéraire*, comédie en trois actes, en vers, et *Zoramis*, tragédie; mais ces pièces n'ont point été représentées.

Cet auteur fécond mourut à Paris, le 29 avril 1780, dans sa quarante-septième année.

PERSONNAGES.

MÉLISE, jeune veuve.

DAMIS, amant de Mélise.

LISIMON, oncle de Mélise.

FLORICOURT.

DORINE, suivante de Mélise.

GERMAIN, laquais de Damis.

La scène est dans la maison de Lisimon, commune
à Mélise et à Damis.

LA

FEINTE PAR AMOUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est qu'habiter dans le même logis !
On va , l'on se cultive , et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître ?

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire ?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélite vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux ?

DORINE.

Il suffit ; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis?...

DORINE.

Eh ! comment l'endurer?

Quel homme!...

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un tou équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain dispaçoit.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille, et se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;

Il est du plus beau froid!...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,

Des soins... marqués.

DORINE.

Oh ! oui.

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,
Neuf ou dix mois plus tôt, étoit ton fait peut-être.
Moi, je l'ai vu, soumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'assomme

Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré ;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître ?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu :
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu ;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle ;
Et voilà vingt amants attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoit son lot :
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelque amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme !

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela ?

GERMAIN.

Très fort.

DORINE.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons ; à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri ;
Et, de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur ! l'indépendance est un état charmant.
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre !... à quelques humeurs près,
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.
Fière d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légère, un peu folle, et pourtant très honnête,
Son unique desir, crois-moi, c'est de charmer :
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer.
Mais aussi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est là dans l'amour ce que j'aime le mieux :
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse !
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,

Peut tourner une tête alors qu'il le voudra ;
 Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système :
 On se fait mieux aimer, ne disant pas qu'on aime.
 J'ai donné dans le piège où lui-même il fut pris :
 Eh bien ! c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
 Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
 Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes ;
 C'est une conscience !... Il faut changer cela,
 Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
 Je vous la mène un train !...

DORINE.

Oui-dà ?

GERMAIN.

J'ai la recette.

Eh ! ne valons-nous pas ton sublime marquis,
 Par sa frivolité connu dans tout Paris,
 Étourdi s'il en fut, grand conteur de sonnettes,
 Et trop distrait sur-tout pour acquitter ses dettes ?
 Mélise franchement...

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,

Nous savons mieux que toi tous les talents qu'il a.
 Il doit, il se ruine ?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.

Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne sans trop compter, et va toujours semant;
Ce qui mène une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... N'importe, malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa nièce.

DORINE.

Le barbare!

Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté;
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire;
Et, lassé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?
Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique;
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon; mais ce n'est pas le nôtre...
On entre: c'est Damis... il a l'air de rêver.

SCÈNE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer ,

Chut !

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même.

Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *contemplant un portrait, et à voix basse.*

Oui, c'est celle que j'aime.

Voilà ces traits si doux ; ce naïf enjouement ,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.
Heureuse illusion , qui me rends sa présence ,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.
Je ne sais cependant ; ce portrait séducteur ,
En captivant mes yeux , contente peu mon cœur :
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse ?
Ce qui m'enchanté ici , gage trop imparfait ,
N'est qu'un larcin , hélas ! et dut être un bienfait.

DORINE.

(*à part.*) (*haut, à Germain.*)

Il soupire!... Sur quoi promène-t-il sa vue?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue ;

C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
De ces misères-là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait !

DAMIS.

Que dis-tu ?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle
Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur !...

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce ?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise ?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être...

(après avoir parcouru le billet.)

Me trompé-je ? comment !... Ne laissons rien paroître.

(Il relit le billet à voix basse.)

« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
« Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
« Échappons aux propos en cessant de nous voir.
« Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,

« Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible. »

(apercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.)

Que fais-tu là? va-t'en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon!

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(Germain sort.)

SCÈNE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, à part.

Comment interpréter... je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, haut, en affectant un air serein.

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous?

DAMIS, lui donnant sa bourse.

Prenez.

DORINE.

Soit : mais, en vérité,

Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.

Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *surpris.*

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...

L'argent est bieu donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, *gaiement.*

Oui, bien clair et bien net.

J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tans pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS, *après une pause, avec un dépit concentré et
une gaieté contrainte.*

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zèle est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'ou vous impose,

Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain?

DAMIS, *avec une gaieté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaiement?

DORINE, *l'observant.*

Sans gaieté, sans chagrin,

D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.

Pour écrire autrement on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très mal dormi.

DAMIS.

Ah! voilà contre moi ce qui la détermine?

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien?

DAMIS.

Dorine

Approuve sa maîtresse?

DORINE.

Eh! ne le dois-je pas?

DAMIS.

Sur-tout, quand elle fait de semblables éclats;

La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remoutrance.

Éconduire un amant, c'est blesser la prudence,

C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon.

DORINE.

Ce titre-là vous choque?

DAMIS.

Et c'est avec raison ..

Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrâce;
Et, puisque nne insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces événements-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne ;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh ! vive l'amitié ! qu'elle est calme et soumise !
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur et quel air serein
On accueille chez vous ses billets du matin.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DAMIS, *avec dépit.*

Enfin, madame, enfin je connois votre style.
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille

SCÈNE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimon est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur.*

Il suffit.

(Il lit le billet et le chiffonne.)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, *se promenant toujours, et à part.*

Vous me chassez ! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

A la bonne heure.

Rien n'est encor perdu ; mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela !

DAMIS, *à part, et parcourant le théâtre.*

De l'éclat et du bruit,

Des soins trop prodigués, c'est l'orgueil qui jouit.

Il faut un autre frein à votre humeur légère ;

Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.

On distrait votre cœur... il faut le ranimer,

Et punir la coquette en la forçant d'aimer.

Mais ce cruel billet... gardons-nous de m'en plaindre.

J'ai dû le desirer beaucoup plus que le craindre ;

C'est quelque chose au moins... Qu'est-ce que je prétends ?

Fixer un cœur volage : il résiste , et j'attends...

J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.

Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence !

Trop heureux d'occuper ! Pour qui s'y connoît bien ,

Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis, qui
marche toujours avec la même action.*

Monsieur...

DAMIS, *brusquement.*

Hein?...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flaque ;

Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Épargnez-vous ces inutiles soins ;

Ce qu'on ne me dit pas , je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller , il va , par complaisance ,

De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui , monsieur , cet air froid qui cache votre feu ,

Vos discours , votre ton , tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très scrupuleusement gardez vos conjectures :

S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures ,

Vous m'entendez?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise ?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise ?
Ce portrait que tantôt vous observiez ?

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fites l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare...

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là-dedans qu'à me suivre on s'apprête.

(à part.)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète.

(On entend chanter et faire du bruit derrière le
théâtre.)

Qu'est-ce que ce train-là ? Va-t'en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

SCÈNE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui-même ici vous en rendra bon compte ;
Il est franc. ,

*(Germain sort.)*FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste , et je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux ! Un esprit toujours libre ,
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre ;
Le sort prévient tes vœux , tout succède à ton gré ;
Très peu d'ambition , un amour tempéré.
Moi , je suis ballotté de toutes les manières :
Le feu , plus que jamais , s'est mis dans mes affaires ;
Tout , depuis ce matin , m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable.

Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.

Bien n'avance, ne va... J'ai plus de cent paroles;

Pour les effets néant... J'ai beau changer de rôles,

Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,

Amuser tous les jours dix cercles d'hébétes,

Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,

Rencherir sur ces riens qui font notre importance;

Je reste là tout net... On me berce d'espoir:

Vingt billets le matin m'invitent pour le soir;

On me fête, et c'est tout: avantage stérile.

J'ai prouvé cependant que je puis être utile...

Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand souper,

J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.

On murmuroit tout bas, Il est vraiment aimable.

J'abymai le baron; il parut détestable.

Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,

Une bégueule morne et qui ne rit jamais...

Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle:

Eh bien! quand on sortit je réclamai son zèle;

Elle me répondit par des airs nonchalants,

Me pria de descendre et d'appeler ses gens.

Eh! sur ces têtes-là fondez quelque espérance!

Nulle solidité, point de reconnoissance.

Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige !

Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?

La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux :

On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.

Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie :

Demain le ciel se brouille, et la scène varie.

Le terrain où je marche est fertile en ingrats ;

C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas.

Et le public léger, qu'un changement réveille,

Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.

Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,

On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.

Parmi cent concurrents, coudoyé dans la foule,

Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule ;

Et, plus que mécontent, mais non pas converti,

On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance ;

Vous devenez profond.

FLORICOURT.

Il le faut bien... On pense.

C'est fait, je m'exécute et borne mon roman.

DAMIS.

Propos !

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan ?

DAMIS.

Oh ! pas le mot.

FLORICOURT.

Écoute : Épouses-tu Mélise ,

Ne l'épouses-tu pas ?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets , je n'y pénètre pas :

Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.

De vos expédients j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé, sur-tout : le prix est pour l'adresse.

Dorine me protège , elle sait babiller ;

Moi , je possède l'art de la faire parler :

Je me la suis acquise , et sa foi m'est connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon d'ailleurs servira mon amour.

On dit qu'il a jadis raffolé de la cour ;

Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.

C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et sur-tout fort honnête.

Ainsi vous épousez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très bons , tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite ;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise , on conçoit bien cela ;
Votre cœur ne s'est point oublié jusque-là.
Sa fraîcheur , sa jeunesse , une grace piquante ,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente ,
N'ont pu , j'en jurerois , vous inspirer un goût :
Mais Lisimon est riche , et Mélise aura tout ;
Voilà ce qu'il vous faut ; rien n'est plus convenable ;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très sortable.
S'aimer , détail bourgeois ! Bravant ce sot abus ,
Vous allez épouser... quelque cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage , et tu m'y détermines ,
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Étourdis par nos goûts , distraits par nos amours ,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence ,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre temps , autres soins ; risquant quelques soupirs ,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu. Je vais courir chez tous mes gens d'affaires ,

Et mettre à la raison intendant et notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, *prenant la main de Damis.*

Non vraiment. Je te quitte.

J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DAMIS.

D'un moment de dépit il peut tout obtenir ;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire ;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère :
L'amitié m'en eût senle inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main.
Ses graces, son esprit, n'ont rien qui l'intéresse :
En elle il considère, il cherche la richesse ;
Quel amant ! De mon but ne nous écartons point :
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise, enivrée,
Se borne à cette cour dont elle est entourée...
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.

Cachons encor le mien... Amour ! tu sais si j'aime !
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même :
Mélise , tu le vois , est prête à t'échapper ,
Et je crois te servir , en osant la tromper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans une avant-salle de l'appartement
de Mélise.

SCÈNE I.

DAMIS.

Chez Mélise , aujourd'hui , moi ! quelle hardiesse !
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir , osons ; et , dans l'espoir que j'ai ,
En feignant un refus , vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCÈNE II.

DAMIS , LISIMON.

DAMIS.

Ah ! je vous attendois avec impatience.

LISIMON , *absorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens , j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.

Monsieur , c'est que le tact des affaires publiques

Veut de mâles esprits et des cœurs éurgiques.
 Quand je m'en escrimois, j'accordoïs tout cela;
 Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
 Tu m'as fait avertir; j'accours, adieu l'idée:
 C'est le diable!

DAMIS.

Pardon : votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me suis consulté;

Et je veux avec vous parler en liberté.
 Mélise est fort aimable ; elle a droit de prétendre
 Aux hommages , aux vœux de l'amant le plus tendre :
 Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
 D'agréables, de sots, par la mode enhardis,
 Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
 Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
 Trainant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
 Petits sultans, honnis même dans leur sérail;
 Tous ces demi-seigneurs sans talents et sans ames,
 Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
 De pères très fameux enfants très peu connus,
 Dont on cite les noms, au défaut de vertus?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,

Comme nu autre : à la cour j'étois fort assidu :
 Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
 Je proposois alors des plans économiques,
 Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
 Bien conçus...

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter.

Mais l'embarras étoit de les faire adopter :
 Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence ;
 Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
 Sous les dehors du zèle, ils venoient par essaims,
 En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.
 Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
 Leurs protestations trompoient ma bonhomie.
 Qu'ai-je embrassé ? du vent. On ne m'écouta pas ;
 J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
 Aussi tout va, Dieu sait ! Graces à ma routine,
 J'aurois en trois matins remonté la machine.
 Je n'y renonce point : mon portefeuille est plein ;
 Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.
 Oui, monsieur, qu'on m'installe et je répouds du reste.
 Je puis être à l'état d'un profit manifeste.
 Brouillant, bouleversant les principes connus,
 J'arbore la réforme et je pare aux abus.
 Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
 A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon ! change-t-on ainsi sa manière de vivre ?
Votre charmante nièce au tourbillon se livre ;
Et , croyant échapper à de tristes liens ,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque où l'ame , irrésolue ,
Entre différents choix reste encor suspendue.
Son naturel heureux lutte et perce toujours ;
Mais , s'il fant avec vous s'expliquer sans détours ,
Il incline un peu trop vers la coquetterie ,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie ,
Des plus doux sentiments corrompt la pureté ,
Éteint le caractère et nuit à la beauté.
Il faudroit à Mélise un ami difficile ,
Qui tourmentât son cœur , encor neuf et docile ,
Employât pour le vaincre un manège innocent ,
Y jetât par degrés un trouble intéressant ,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure ,
Et sût , à force d'art , le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien ! sois cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi ?

LISIMON.

Toi-même , parbleu !

Il faut , comme tu dis , la tourmenter un peu ,
Par de certains secrets dérouter son caprice ,
Retenir la coquette au bord du précipice ;

Et, lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison...
L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisie;
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie!

Revenons, s'il vous plaît, et daignez m'écouter.

(Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.)

Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
Car c'est une étourdie... Ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.

Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté?...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? Beaucoup.

LISIMON, *se radoucissant.*

Eh bien! je me corrigerai.

(reprenant le ton vif.)

Mais on fera, morbleu, ce que je résoudrai.

Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace;
Ma nièce obéira.

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.

De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent...
Ciel! Mélise!... je sors.

*(Mélise entre dans ce moment; ils se font une
révérence, et Damis sort.)*

SCÈNE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, avec étonnement.

Damis ici?

LISIMON.

Lui-même.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.

Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain :

Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, vivement.

Quoi!...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore?...

LISIMON.

Eh bien!...

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.

De vos airs, de vos tons il est las à la fin.

Il refuse, en un mot, le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse!

LISIMON.

Net. Mais cela sans colère,

Toujours maître de lui, car c'est son caractère,

Si posément enfin, et d'un air si glacé,

Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE, *avec une gaieté contrainte.*

Courroucé! pourquoi donc? Le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant?

MÉLISE, *avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.*

Damis est admirable!

C'est moi, monsieur, c'est moi, qui, trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable !

DORINE.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui.

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Félicitez-vous bien , vantez votre conduite ;
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi , j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis ;
(*affectant de la finesse.*)
J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle , assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non , je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.
Il lit , sans se tromper , jusqu'au fond de nos ames :
Comme il déchiffre un cœur , comme il connoît les femme

LISIMON.

Que trop , en vérité. J'ai bien payé cela.
On est dupe long-temps avant d'en venir là...

Mais dans ce moment-ci je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître...

(à *Mélise*, avec *humeur*.)

Que m'importe après tout? Congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épousez le marquis.
Bel hymen!

MÉLISE, avec *impatience*.

Vous l'aimiez dans ces jours de folie
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance,
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'est un autre temps, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire;
Sa naissance est illustre; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, avec *humeur*.

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

Enfin on s'y connoît.

(à *Lisimon*.)

Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'état votre rare génie,
Aux airs de courtisans il saura vous plier,
Et c'est un homme au moins qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère!

Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit...

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi?... Comment donc ? par où ?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé :

Discours obscurs, mais fins ; silence énigmatique...

Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez... Le beau raisonnement !

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh ! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement ;

Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma nièce,

Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.

Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,

Et veux le ramener dès ce soir à vos pieds.

Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,

Négocier la chose avec un peu d'adresse...

Mais on sait se tirer d'une difficulté,

Et délicatement ménager un traité.

Sois sûre... enfin...

SCÈNE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oucle est incompréhensible.

DORINE.

Damis ! toujours Damis ! Ce caprice est risible...
Oui ; mais tous ces discours sont ici superflus ;
Damis est hors de cour , et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer ! Il faudroit que je fusse bien folle.
Sa conduite avec moi cependant me désole ;
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier ,
Et...

DORINE.

Ce procédé-là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond , je le déteste.

DORINE.

De vos ressentiments ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.

Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence.
Que prétendois-je, enfin?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion ; c'est le mot : en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment ! un insolent qui ne dit pas qu'il aime !

MÉLISE.

Qu'il aime ! il faut savoir s'il aime. Le sais-tu ?

DORINE.

Eh mais ! rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MÉLISE.

Oh ! il a bien raison... Mais il faut s'expliquer.

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon !

DORINE.

Laissons ce sujet, car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi ! non : autant parler de lui que d'autre chose ;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... Eh bien !

Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous ?

MÉLISE.

Oh ! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience ?
Si vous l'aimiez encor ?

MÉLISE.

Tais-toi.

(Elles se taisent pendant un moment.)

DORINE.

Le beau silence !

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?
Tu n'as point distingué ?...

DORINE.

Non, il l'examinait

D'un œil très satisfait.

MÉLISE, à part.

Je souffre le martyre.

(haut.)

Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai :

Répondez juste au moins.

DORINE.

Je quitte la partie.

Mais j'aperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie ;

Qu'il approche.

SCÈNE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, *d'un air distrait.*

Ah ! c'est toi, Germain ?

GERMAIN.

Pour vous servir,

Madame ; commandez, et je cours obéir...

Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il est ici ton maître ?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul ?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.

Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux?

GERMAIN.

Amoureux!

MÉLISE.

Et bien plus, il ose le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je sais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Eh! sait-on quel objet a décidé son choix?

GERMAIN.

Non : il est fort discret, il soupire en silence ;
rien n'échappe avec lui...

MÉLISE.

La bonne extravagance!

DORINE.

Et ce portrait divin dont il est enivré,
Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré ;
A ton compte, Germain, n'est-ce point un indice?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, et quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,

Ce portrait lui plaît fort, et...

MÉLISE, *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *poussant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise ;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi ; je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original ?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non ?

MÉLISE.

Germain discret ! Mais cela n'est point mal...
Oh ! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment ?

Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être !

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je cède et me retire.

Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !

Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flamme,

Dis-lui que je l'attends ici même.

GERMAIN.

Oui, madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.

Oui...

DORINE, *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir !

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.

J'entends du bruit : on vient. Ciel ! Floricourt ! l'ennui !

Mais, feignons... Contre moi tout conspire aujourd'hui.

(*Dorine en sortant rencontre Floricourt ; ils se font réciproquement des signes.*)

SCÈNE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin !... Mais vous êtes charmante
De disparaître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle !

MÉLISE.

Oh ! laissez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, madame ; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, *riant.*

Du cœur ! y songez-vous ? vous léger, vous frivole !...
Recueillez-vous, marquis : est-ce là votre rôle ?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup, supprimons la fadeur,

Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuiérai.

FLORICOURT, *avec galanterie et légèreté.*

Non, cela ne peut être.

Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître :
Mais, depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété ?
C'est se conduire mal : tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure.
Vous avez de l'humeur ; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc ! belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage !
Mais vous n'y pensez pas ; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être ;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être ;
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux ;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux.
Ressuscitez ; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissions tous deux sur la scène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou !

FLORICOURT, *de l'air le plus évaporé.*

Non, je ne le suis pas.

C'est trop ensevelir de si brillants appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent asile
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Écoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement

Hériter avant peu d'une tante éternelle!...
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'est l'âge des retraites.
J'envahis sa fortune, elle est des plus complètes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! Et le cœur? est-il un autre empire?
Le trésor d'un amant, c'est l'amour qu'il inspire.
Est-il riche, on l'ignore... on songe à ses vertus;
Est-il pauvre, on le venge en l'aimant encor plus:
Voilà mes sentiments.

FLORICOURT.

Je vous en félicite;

Vous bravez la fortune et cédez au mérite:
Ce sacrifice est noble et sur-tout bien placé.
Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, marquis, permettez-moi de rire.
Quoi! vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaieté.*

Eh! comment s'y tromper? le détour est charmant.

MÉLISE.

Encor?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement !...

Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grace.

Écoutons la raison et laissons la grimace.

(Il tombe à ses pieds.)

Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours ;

Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Trêve donc, s'il vous plaît, à la plaisanterie...

Il extravague... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,

Que mon hommage a pris et ne vous déplaît pas.

(Damis entre dans ce moment. Il est aperçu de Mélise, et non de Floricourt.)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.

Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(Floricourt en sortant rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.)

SCÈNE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, *du fond du théâtre*

Fort bien, le tête-à-tête est un peu hasardé.

Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé ?

Il est touchant !

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire ?

DAMIS, *avec une gaieté contrainte.*

Beaucoup.

MÉLISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage, au surplus.

MÉLISE, *à part.*

Mais, seroit-il jaloux?

(*haut.*)

J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, *très froidement.*

Vos ordres sont sacrés ; j'ai volé pour m'y rendre.

(*à part.*)

L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin

Les propos que mon oncle a tenus ce matin?

Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,

Madame, en vérité pensez-vous à cela?

C'est une vision que cet outrage-là.

Ne le savez-vous pas? qui raconte exagère,

Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.

Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main :

Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain ;

Je n'avois ni le droit ni l'orgueil d'y prétendre ;

C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.

Voilà tout.

MÉLISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout?

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrâce?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler:
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne;
Et, pour fuir les amants, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé?

MÉLISE, *très vite.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.

Quand on aime on s'échappe, on se trahit : madame,
Vous ai-je dit un mot qui fit croire à ma flamme?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Eh ! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui : mais... cela n'est pas.

MÉLISE, *avec chaleur.*

Quoi ! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend

Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point : tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talents...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin...

MÉLISE.

Parlez

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez, il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? Il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, monsieur?

DAMIS.

Qui! moi, madame?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger ici mon embarras.
Comment ! Lorsqu'on vous voit , dire qu'on n'aime pas ?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être ;
Il pourroit vous fâcher : mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin , si vos lois n'en veulent qu'aux amants ,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentiments ?
Pourquoi , prompt à risquer un arrêt qui m'accable ,
Si je suis innocent , me traiter en coupable ?

MÉLISE.

Allez , monsieur , allez , vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Éloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère ?

J'obéis et je sors , de peur de vous déplaire.

SCÈNE IX.

MÉLISE.

Et de cet homme-là je serois le jouet !
Qu'est-ce donc qui me tient ? l'aimerois-je en effet ?
Oh ! que je l'aime ou non , je prétends qu'il fléchisse ;
Je le veux par raison , bien plus que par caprice...

J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer;
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'est mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable vraiment.
Mais la sienne... La sienne est un affront sanglant.
Oh! cet homme est un monstre... Eh bien! il est aimable.
C'est la règle... Que faire? O trouble insupportable!
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai quand je l'aurai soumis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISIMON.

Ma foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole...
Cet homme, avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encore il m'a très bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé!
La peste! quel coup d'œil! Oui, j'étois un barbare:
Je désolois Mélise, il faut que je répare...
Le marquis lui convient; il pense... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
Que sait-on?

SCÈNE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? Un air mélancolique?
Moi je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Çà, raisonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut.
Il a je ne sais quoi qui d'abord intéresse;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.

Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat ! Enfin monsieur redevient raisonnable !
Damis a des moments , mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément ;
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir ! Comment donc !... Allez, mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle ;
Renfermez avec soin ces transports indiscrets,
Et supprimez sur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame , une autre fois je serai moins sincère,
Et je saurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir et vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu ; mais je crois qu'en effet
Damis est trop contraint, et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous ? Laissez, laissez aller les choses :
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh ! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonstance,
Lui vaut de votre part un reste d'indulgence ;

Mais je vois clairement que vous le détestez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE.

Vous me persécutez. Il est insupportable.

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre sécurité;
Je suis d'une fureur!... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas... à la cour, il est très peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.

Tout bien considéré, se borner est faiblesse.
Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... L'affaire m'intéresse,
Et, pour bien des raisons, je dois venger ma nièce,
En ce jour, à l'instant : oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut et ne veut plus : il faut du caractère.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Voilà du Floricourt... Si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur!
Je crois qu'il devient fou... Mais moi suis-je plus sage?

(à Dorine.)

De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi?

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériterait.

MÉLISE.

Hein? comment? Votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.

(à part.)

Mais par où de mon oncle arrêter les lubies?

Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter?

(Damis paroît; Dorine se retire.)

SCÈNE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

Quoi ! c'est vous ?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

Oh ! vous pouvez rester.

(après une pause.)

Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez ?

MÉLISE.

J'en ai ri la première ;

Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.

Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant

Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.

Il régnoit dans vos tons je ne sais quelle gêne

Qui sur vos sentiments me laissoit incertaine :

Oui; tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée!

MÉLISE.

En conscience,

Êtes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, *riant*.

Celui-là vient de loin. Quoi! vous n'y croyez pas?

Mais ne retournous point à nos premiers débats.

Prenez garde : au traité vous êtes infidèle;

C'est vous qui commencez à me chercher querelle.

Quand je vous aimerois, pensez-vous, entre nous,

Que j'irois l'avouer après votre courroux,

Moi qui sais à quel point cela peut vous déplaire,

Moi qu'on vient de chasser sans nul préliminaire?

Si contre moi le doute a bien pu vous armer,

Quel sort me feriez-vous, si j'osois vous aimer?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendrait le même.

Oh! je vous connois bien, malheur à qui vous aime!

MÉLISE.

Quelle obstination!

DAMIS.

Eh bien! n'en parlons plus.

Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre système!
Comment! Si vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une sorte de crainte.*

Mais... il est quelquefois très bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infames!
Les hommes! quels fléaux! Puis on s'en prend aux femmes.
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne, il est déjà détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant et rien à son adresse.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper plaît quelquefois le mieux;
Mais qui plaît sans aimer jouit sans être heureux.
Ah! je plains bien le sort d'une femme sensible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du temps.

Sous le masque entre nous reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces?
Le sentiment chez vous disaroît sous les graces.

MÉLISE.

Quoi ! vous ne savez pas lire au foud de nos cœurs ?

DAMIS.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excède et m'ennuie ?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots ;
Qu'au milieu du grand monde, où je paroïs légère,
Je me snis fait un plan, et presque un caractère ;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens ?
Et que...

DAMIS.

Vous vous taisez ? pourquoi donc ?

MÉLISE, *à part.*

Je m'admire.

DAMIS.

Eh bien ?

MÉLISE.

Eh bien ! monsieur... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCÈNE V.

MÉLISE, DAMIS, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*

D'honneur le tour est gai.

(s'approchant.)

Ah! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.
Il est expéditif.

MÉLISE.

Fort bien! marquis, fort bien!
L'aveu de Lisimon vous assure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, monsieur, retourné son esprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MÉLISE, *avec empressement.*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.

Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère;
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
J'ai vanté son discours soi-disant laconique,
Sa pénétration, sur-tout sa politique :
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'état très puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement;
Moi, de montrer alors un zèle véhément,
D'offrir tout mon crédit... Enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête.

(à part et regardant Damis.)

Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, sérieusement.

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut...

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, marquis, devient très positif.

DAMIS, d'un ton piqué.

La grandeur de votre oncle est un point décisif,

Et...

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite ;
On m'a tranquilisé.

DAMIS.

Qui donc ?

MÉLISE, *vivement.*

Dites-nous vite.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh ! comment donc ? comment ?

MÉLISE.

Il a certain portrait

Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Céladon lui-même.

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *avec dépit.*

L'original, sans doute, est un objet charmant ?

DAMIS, *d'un ton passionné.*

Oh ! charmant !

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien ! s'il est ainsi , montre-nous son image.

DAMIS.

Si madame le veut , ma prudence y consent ;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi ?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait ? allons , quelle manie !

DAMIS.

Vous le faire entrevoir , c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur !... Madame , prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

-

J'entends , vous me chassez.

Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle ;

Votre bonheur , le mien , près de lui me rappelle ;

J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible et doux ,

Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baise la main de Mélise , et il sort.)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon , croyez-vous que j'y sois résolue?

DAMIS.

Pourquoi non? De votre oncle il a déjà l'aven,
Et... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien?... Voyous un peu

Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE,

Volontiers. Mais, de grace ,

Que vous importe enfin que cet hymen se fasse?

Vous êtes occupé , tout le prouve et le dit :

Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.

Pour moi , ce qui m'en plaît , tout haut je le confesse ,

C'est que vous possédez une étrange maîtresse.

Elle est assurément calme dans ses amours!

Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours ,

Et son orgueil se tait , et son cœur est tranquille!

De tous vos soins pour moi spectatrice immobile ,

Madame ne dit mot , trouve que tout est bien ,

Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !
Elle a donc cinquante ans ?

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.

Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, *à part*.

Quel conte ! Je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conseille :

Que m'importe?... Ah ! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux ?
Cela seroit nouveau ! Moi, de la jalousie !
Moi vous aimer ! Non, non ; je n'en ai nulle envie :
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot ?

MÉLISE.

Ce doute-là m'offense.

Vos discours à la fin lassent ma patience.

Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, *avec chaleur.*

Mon Dieu ! j'en étois sûre...

Je me ravise, et veux connoître sa figure :
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh ! dans ce moment-ci vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards ?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais j'ai votre parole... Essuierai-je un refus ?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez ?

MÉLISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui. Mais donnez donc, monsieur.

DAMIS.

Oh ! tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MÉLISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel !

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait !

DAMIS.

Oni, lui-même.

C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême !

(après une pause, et riant.)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur ! il est parlant, et... Quel fourbe vous êtes !

Voilà donc contre nous les complots que vous faites ?

Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.

Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter ?

Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire ?

DAMIS.

Il est chargé de tout ; moi je n'ai rien à dire.

D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux ?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...

C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh ! oui, vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'est selon... Cependant... je dois... Que sais-je?

DAMIS.

Enfin...

MÉLISE.

Quand le coupable plaît...

DAMIS.

Fait-on grace au larcin?

Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

MÉLISE, *après un silence.*

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse.

(*Elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!

Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.

Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,

Qui peut-être a fixé votre ame indépendante...

Ah! la mienne est à vous : recevez son serment.

Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.

Je redoutois vos goûts, le marquis... vos caprices.

Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.

Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.

J'ai feint quelques instants pour ne feindre jamais.

L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.

Le tour n'est pas si noir... vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCÈNE VII.

LISIMON, FLORICOURT, *au fond du théâtre ;*
DORINE, GERMAIN, *entrant par une coulisse*
opposée ; DAMIS, MÉLISE.

(Ils restent tous dans une différente attitude.)

LISIMON.

(apercevant Damis aux genoux

(à Dorine.) *de Mélise.)*

Que le notaire... Attends... Je reste confondu...

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît... D'ailleurs c'est un rendu :

Vous avez votre tour.

LISIMON, *à Floricourt.*

Quel est donc ce mystère?

Que diable ! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien ! vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt et Lisimon.*

Courage... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaieté.*

Adieu nos grands projets ! Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrace :

Un tendre désespoir m'ennuieroit à mourir ;

Éprouvé-je un revers, je médite un plaisir :

Je reviens à mes goûts; il me faut des coquettes.

(à Mélise.)

Damis est trop heureux! je le suis, si vous l'êtes.

(Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas
garde à lui.)

SCÈNE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS, DORINE,
GERMAIN.

LISIMON, à Damis.

Pour chasser uu rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, d'un air triomphant.

Nous avons esquivé la déclaration.

FIN.

L

L

L

L

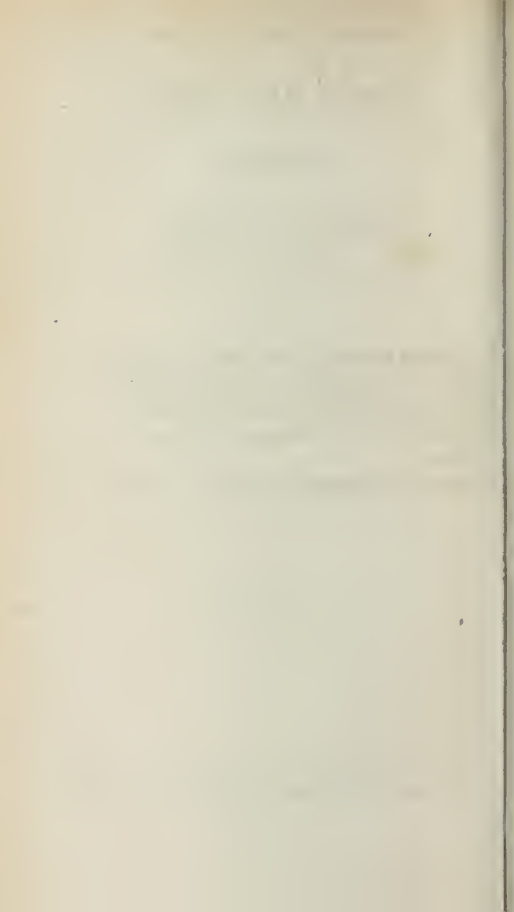
TABLE DES PIÈCES

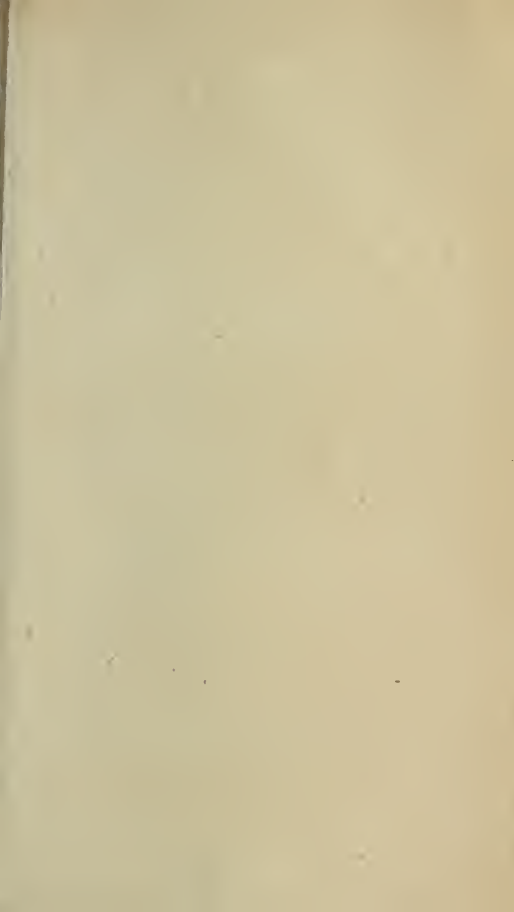
CONTENUES

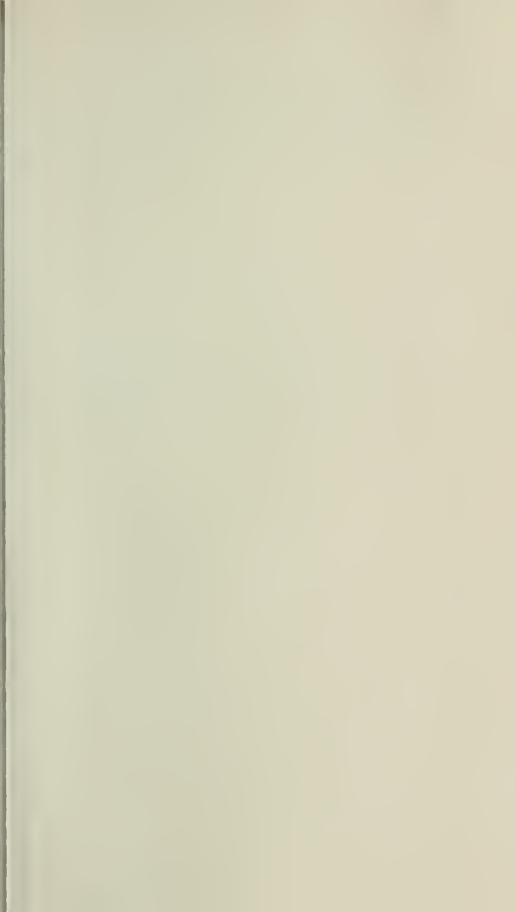
DANS CE VOLUME.

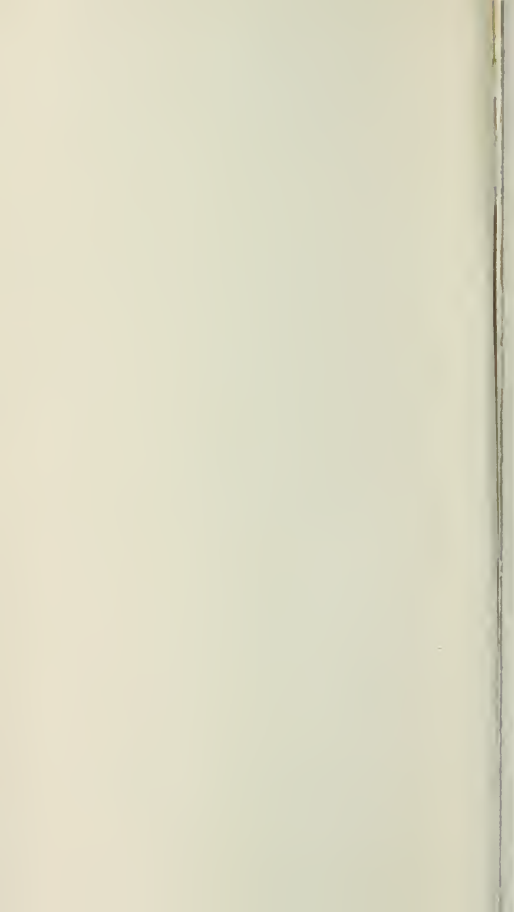
LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, comédie, par Barthe.	Page	1
LA MÈRE JALOUSE, comédie, par le même. . . .		47
LE BOURBU BIENFAISANT, comédie, par Col- doni.		143
LA FEINTE PAR AMOUR, comédie, par Dorat. .		155

FIN DE LA TABLE.













PQ
1955
B66A19
1825

Barthe, Nicolas Thomas
Chefs-d'oeuvre
dramatiques de Barthe

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

